

Je n'étais
pas prêt.

J'y suis allé
quand même.

Reprendre un camping à 23 ans

DURAND Clovis

Camp'Preneur

Dans l'univers

Camp'Preneur

Camp'Preneur est né d'une envie simple. Raconter, transmettre et construire autour de l'entrepreneuriat de terrain, sans filtre et sans discours trop parfait.

Ce livre est la première pierre de cet univers. Il ne cherche pas à présenter une réussite parfaite, mais à montrer ce qui se passe réellement quand on décide d'avancer avant de se sentir prêt.

Autour de Camp'Preneur viendront d'autres contenus, des ebooks, des livres, des ressources et des projets liés au camping, à la reprise d'activité et à l'entrepreneuriat concret.

Sommaire

Avant de commencer

Le lieu où tout a commencé

Réservations, services et premières réalités

Chapitre 0 - Avant le camping

Chapitre 1 - Pourquoi reprendre un camping à 23 ans

Chapitre 2 - Le bail emphytéotique

Chapitre 3 - Créer avant d'exister

Chapitre 4 - La première saison

Chapitre 5 - Trouver son rythme

Chapitre 6 - Gérer des gens avant de gérer un lieu

Chapitre 7 - Faire avec peu

Chapitre 8 - Le camping comme miroir

Chapitre 9 - Ce que je ne savais pas en commençant

Chapitre 10 - Continuer

Épilogue - Après ce premier livre

Avant de commencer

Ce livre n'est pas un guide parfait, ce n'est pas une méthode à appliquer, ni une success story écrite après coup pour donner l'impression que tout était prévu depuis le départ : C'est un récit.

Un récit de terrain, avec ce que cela implique de doutes, d'erreurs, de décisions prises vite, de journées trop longues et de petites victoires qui ne font pas de bruit.

Quand j'ai repris le camping, je n'avais pas toutes les réponses, je n'avais pas l'expérience que l'on imagine nécessaire pour se lancer dans un projet comme celui-là et je n'avais pas non plus la certitude que tout fonctionnerait.

Mais j'avais une envie immense de construire quelque chose de concret, de m'inscrire dans un lieu, de prendre soin d'un projet qui ne resterait pas seulement dans ma tête.

J'ai longtemps cru qu'il fallait être prêt avant de commencer, cette idée m'a suivi dans beaucoup de domaines.

Attendre le bon moment, attendre d'avoir assez appris, attendre d'être plus légitime.

La réalité m'a appris autre chose : On ne devient pas prêt avant, on le devient en avançant, en se trompant, en corrigeant, en tenant lorsque l'élan du début ne suffit plus.

Ce livre raconte donc une première traversée, celle d'un jeune entrepreneur qui reprend un camping à 23 ans, avec son père, dans un cadre exigeant, avec peu de moyens, beaucoup d'envie et une responsabilité qui grandit plus vite que lui.

Il parle du camping, bien sûr, mais il parle aussi de ce que ce lieu lui a appris sur lui, sur le travail, sur l'argent, sur le temps, sur les autres et sur la nécessité de continuer.

Le lieu où tout a commencé

Avant de raconter la reprise, il faut parler du lieu.

Le Camping Les Portes de la Baie de Somme n'était pas seulement un terrain avec des emplacements, des allées, des arbres et quelques bâtiments fatigués : C'était un endroit déjà chargé d'histoires, des familles y étaient passées, des résidents y avaient leurs habitudes et des souvenirs y existaient avant même que j'arrive.

Ce camping avait quelque chose de simple et de vrai, il n'était pas parfait mais il ne ressemblait pas à ces établissements entièrement standardisés où tout paraît maîtrisé jusqu'au dernier détail.

Il avait ses défauts, ses limites, ses zones à reprendre, ses urgences techniques, son accueil à remettre en état, ses espaces verts à réveiller ; Mais il avait aussi une force immédiate, de la verdure, du calme, un étang à proximité, une

situation liée à la Baie de Somme et cette impression qu'avec du travail, il pouvait redevenir un lieu vivant.

La Baie de Somme donne une identité particulière à ce territoire, il y a la lumière, les paysages, le rythme des saisons, les visiteurs qui viennent chercher autre chose qu'une simple nuit dehors.

Ils viennent chercher une respiration, une parenthèse, une proximité avec la nature.

Le camping devait retrouver cette cohérence avec son environnement.

Il ne s'agissait pas de tout transformer pour en faire un lieu artificiel, mais de remettre de l'ordre, de la chaleur et du sens dans ce qui existait déjà.

Dès les premières visites, j'ai vu ce que le lieu pouvait devenir, je voyais les enfants courir dans les allées, les parents discuter devant les caravanes, les campeurs profiter du soir, les résidents retrouver leurs repères. Je voyais aussi tout le travail à faire. C'est souvent cette double vision qui accompagne un projet.

On voit le potentiel et l'ampleur de la tâche dans le même mouvement : C'est à la fois ce qui donne envie et ce qui fait peur.

Réservations, services et premières réalités

Un camping ne se résume jamais à son paysage.

Très vite, il faut entrer dans le concret : Les réservations, les appels, les demandes d'informations, les arrivées, les départs, les acomptes, les factures, les imprévus.

Derrière l'image calme d'un terrain arboré, il y a une organisation quotidienne qui ne laisse pas beaucoup de place à l'approximation.

Au départ, tout était à construire ou à reprendre.

Les emplacements nus devaient être présentés clairement.

La partie résidentielle demandait de la présence et du dialogue.

Les locatifs devaient être pensés avec sérieux, parce qu'ils représentaient une piste de développement importante.

Il fallait aussi expliquer les services, répondre aux questions simples, rassurer les clients, tenir les informations à jour et donner une image cohérente du camping alors que nous étions encore en train de le remettre en ordre.

La réservation a été l'un des premiers chantiers invisibles, il fallait recevoir les demandes, les noter, suivre les disponibilités, éviter les doublons, encaisser les acomptes, préparer les factures, répondre rapidement.

Au début, il n'y avait pas de système parfait, il y avait un site, un formulaire, des tableaux, des outils simples et beaucoup d'attention.

Chaque réservation demandait de la rigueur, parce qu'une erreur administrative peut devenir très concrète le jour où un client arrive avec ses valises.

Les services aussi devaient être pensés avec le reel, il ne suffisait pas d'écrire une liste attractive.

Il fallait pouvoir tenir ce que l'on annonçait :

-Accueillir correctement,

- Orienter les clients,
- Entretien des espaces,
- Être disponible,
- Gérer les problèmes techniques,
- Faire avec les moyens du moment.

Cette partie-là m'a vite appris qu'un camping se construit autant dans les grandes décisions que dans les détails répétés chaque jour.

C'est pour cela que cette présentation du camping a sa place avant le récit.

Elle permet de comprendre le décor, mais surtout la réalité du terrain.

Reprendre un camping, ce n'est pas seulement reprendre un lieu.

C'est reprendre :

- une organisation,
- une histoire,
- des attentes,
- des contraintes et une promesse faite aux gens qui viennent y passer un moment de leur vie.

Chapitre 0

Avant le camping

Créer pour ne pas disparaître

Je ne me suis jamais vraiment demandé ce que je voulais faire plus tard, non pas par manque d'ambition, mais parce que très tôt la question la plus urgente a été comment tenir, comment avancer sans trop comprendre où j'allais, comment rester debout quand le cadre autour de moi se fissurait, notamment après la séparation de mes parents, qui a marqué mon enfance et m'a appris bien avant l'heure que la stabilité n'était jamais acquise et qu'il fallait apprendre à composer avec l'incertitude.

À l'école, je suivais le mouvement sans m'y reconnaître, accumulant les difficultés, les incompréhensions et ce sentiment diffus d'être à côté, comme si le système avançait sans moi, ou peut-être que c'était moi qui n'avançais

pas au même rythme, toujours attiré par autre chose, incapable de me projeter dans un parcours classique qui ne faisait naître ni envie ni sens.

Très tôt, j'ai trouvé refuge dans la création, d'abord comme un terrain de jeu, puis comme un moyen de reprendre un peu de contrôle, car créer quelque chose à partir de rien, transformer une idée floue en objet concret, voir apparaître une forme là où il n'y avait qu'un écran vide, me donnait l'impression d'exister pleinement, de maîtriser au moins une petite partie de mon monde.

Le premier projet qui a réellement compté n'avait rien de professionnel ni de rentable.

Il est né d'un besoin profondément humain: aider ma grand-mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer, à se repérer dans un quotidien devenu confus.

J'ai créé pour elle un tableau interactif affichant un calendrier, des photos, des souvenirs, des repères simples.

Le jour où je l'ai vue s'arrêter devant l'écran, reconnaître un visage, sourire, j'ai compris quelque chose sans encore pouvoir le formuler: créer pouvait être utile, presque vital.

À dix-huit ans, porté par cette envie de faire par moi-même, j'ai créé

ma micro-entreprise dans le digital, développant des sites internet, des outils de communication, travaillant pour des sociétés qui cherchaient surtout des solutions concrètes, rapides, efficaces, sans que cela n'ait encore le moindre lien avec le camping, si ce n'est déjà cette volonté d'indépendance et de responsabilité.

En parallèle, je multipliais les petits boulots, passant de la caisse à la poissonnerie, de la mise en rayon à l'usine, acceptant des postes polyvalents, souvent fatigants, parfois ingrats, mais qui avaient le mérite de me confronter à la réalité du travail, à ses contraintes physiques, à son rythme, et surtout à cette question qui revenait sans cesse: est-ce que je peux me voir faire ça longtemps ?

Je me cherchais beaucoup, peut-être trop, mais chaque expérience ajoutait une pièce au puzzle, car peu à peu je découvrais ce qui me faisait vraiment avancer : d'abord l'argent, non pas par obsession, mais parce qu'il représentait la reconnaissance de l'effort fourni, puis l'échange humain, le contact direct, et toujours, en toile de fond, le besoin de créer.

Entre 2018 et 2019, j'ai franchi une limite sans m'en rendre compte, en travaillant sans compter, enchaînant les journées, les projets, les responsabilités, faisant tourner mon agence de communi-

cation en parallèle, convaincu que c'était le prix à payer, que c'était normal, que tenir ce rythme faisait partie du jeu, jusqu'à ce que le corps commence à envoyer des signaux que je n'ai pas su, ou pas voulu, écouter.

Les crises d'angoisse sont arrivées progressivement, de plus en plus rapprochées, de plus en plus violentes, sans que je comprenne réellement ce qui m'arrivait, me laissant essoufflé, vidé, perdu, mais toujours incapable de lever le pied, comme si s'arrêter signifiait admettre une forme d'échec.

En octobre 2021, un mois avant mon anniversaire, la réalité m'a rattrapé brutalement lorsqu'on m'a annoncé la présence d'une tumeur pleuro-péricardique, et le lendemain de mon anniversaire, le 19 octobre, je me suis retrouvé au bloc opératoire, confronté à une situation qui ne laissait plus de place, ni à la fuite, ni au déni.

S'en sont suivis trois mois de convalescence, trois mois suspendus durant lesquels le temps semblait s'étirer à l'infini, laissant toute la place aux pensées, aux doutes, aux remises en question, car lorsque le corps est immobilisé, l'esprit n'a plus d'autre choix que de regarder la réalité en face.

À ma sortie, une idée simple mais

obsédante s'est imposée à moi: j'avais besoin d'un chez-moi, d'un endroit à moi, quelque chose de stable auquel me raccrocher, alors je me suis trouvé un appartement et un travail censé m'apporter à la fois sécurité et projection, persuadé qu'en posant enfin un cadre clair autour de ma vie, le reste finirait par s'ordonner naturellement.

C'est dans ce contexte que je suis entré comme agent polyvalent dans un casino, un lieu qui ne dort jamais vraiment, où les lumières restent allumées même quand tout le reste s'éteint, et où j'occupais des fonctions multiples, passant de l'accueil au service, de la caisse à la création d'affiches et à la communication interne, avec au départ ce sentiment rassurant d'avoir trouvé une forme d'équilibre, avant de comprendre progressivement que quelque chose sonnait faux, car la seule chose qui me procurait un réel plaisir était la caisse, le fait de manipuler l'argent, de sentir le poids de la responsabilité, tout en sachant que ces sommes défilaient entre mes mains sans jamais m'appartenir, me laissant chaque jour un peu plus conscient du décalage entre ce que je donnais et ce que je recevais réellement.

Au bout de six mois, j'ai quitté le casino et trouvé un travail saisonnier dans les champs, à prélever des pommes de terre en plein été, dehors, sous le soleil,

dans un calme presque irréel, découvrant ou redécouvrant le plaisir du travail en extérieur, de la fatigue saine, du rapport direct à la terre, qui me faisait me sentir vivant malgré l'effort.

Pour autant, la communication ne m'avait jamais quitté, et en septembre 2022, j'ai rejoint une entreprise d'achat-revente spécialisée dans la visserie et la boulonnerie, un univers à première vue éloigné du mien, mais qui cherchait à développer toute sa partie digitale, ce qui m'a conduit à occuper un poste de webmarketer au périmètre très large, puisque j'y ai rapidement dépassé le simple cadre du marketing pour créer le site internet, les catalogues, les supports commerciaux, les réseaux sociaux et lancer leur activité e-commerce, avec cette sensation familière et grisante de bâtir quelque chose de A à Z.

Cette période a été intense, stimulante, jusqu'à ce que l'été revienne, avec son soleil éclatant, et moi de nouveau enfermé dans un bureau, à regarder la lumière passer par la fenêtre tandis qu'une pensée revenait sans cesse, presque obsessionnelle: j'aimerais prendre mon bureau et le mettre dehors.

C'est à ce moment-là que l'idée du camping a commencé à s'imposer à moi, non pas comme un projet structuré,

mais comme une intuition persistante, parce qu'un camping rassemblait précisément tout ce que je cherchais depuis des années sans réussir à le nommer : du social, du contact humain permanent, de la création, de la gestion, du travail en extérieur, un rythme dicté par les saisons, avec des étés intenses et vivants et des hivers plus calmes, propices à la réflexion et à la construction.

Je me suis alors mis à regarder des annonces de campings à reprendre, sans plan précis ni intention immédiate de passer à l'action, simplement pour nourrir cette idée qui prenait de plus en plus de place dans ma tête, conscient que cela ressemblait encore à l'une de ces idées un peu folles qui m'ont toujours accompagné, celles qui surprennent les autres mais qui, au fond, sont souvent les seules à me faire réellement vibrer.

Premier adjoint de son village, mon père participait régulièrement à des réunions municipales, et un jour, parmi les nombreux dossiers abordés, un sujet est revenu sur la table : Le camping communal, mal géré, rendu à la mairie après avoir été exploité par la communauté d'agglomération, un équipement dont la commune ne pouvait pas assurer seule la reprise et pour lequel il fallait envisager un appel à candidatures afin de trouver un porteur de projet capable de lui redonner une vie.

Dans son rôle de conseiller, il a fait ce qu'il faisait toujours, analysant la situation, proposant des pistes, évoquant l'idée d'un appel d'offres, d'un projet privé encadré, d'une reprise sérieuse, sans imaginer encore que ce dossier, traité comme tant d'autres, allait sortir du cadre institutionnel pour entrer directement dans notre histoire personnelle.

Un midi de novembre 2023, pendant un de ces silences suspendus que laisse la sieste, quelque chose s'est imposé à lui : Un déclic, simple et soudain ; Il m'a appelé, presque comme une évidence, et m'a dit simplement : *“Clovis, chiche, on reprend le camping de Mareuil”*.

Je n'ai pas réfléchi longtemps avant de répondre *“Vas-y, go”*.

À ce moment-là, je travaillais toujours dans l'entreprise où je gérais toute la communication digitale, cela ne faisait qu'un an que j'y étais, et même lorsque le projet du camping a commencé à prendre forme, j'y occupais encore ce poste, avançant en parallèle sur deux mondes qui semblaient ne rien avoir à voir l'un avec l'autre, sans plan précis, sans certitude, sans vision claire de ce que cela allait impliquer, mais avec ce sentiment profond et confus que quelque chose venait de s'ouvrir, et qu'il n'y aurait plus de retour en arrière.

Ce que je n'ai pas toujours su dire, c'est que mon envie d'entreprendre n'est pas née d'une ambition propre et brillante, elle est née d'un manque :

- Un manque de cadre, un manque de sécurité intérieure, parfois un manque de confiance.

Créer m'a permis de mettre de l'ordre là où je n'en trouvais pas.

Quand je construisais un site, un outil, une affiche ou même une simple idée, je n'étais plus seulement quelqu'un qui subissait :

Je redevenais quelqu'un qui agissait.

Pendant longtemps, j'ai cru que cette énergie venait uniquement de la volonté de réussir.

En réalité, elle venait aussi d'une peur plus profonde : celle de rester immobile.

Je ne voulais pas avoir l'impression que ma vie m'échappait, je ne voulais pas regarder les autres avancer en me demandant pourquoi je n'arrivais pas à trouver ma place ; Alors je faisais beaucoup, parfois trop.

Je remplissais mes journées, mes soirées, mes week-ends, comme si l'activité permanente pouvait répondre à toutes les questions.

Dans les petits boulots, j'ai appris des choses que je n'aurais jamais apprises dans un livre.

J'ai appris la fatigue qui arrive dans les jambes avant d'arriver dans la tête.

J'ai appris le regard des clients, les horaires qui coupent les journées, les consignes données vite, les erreurs que l'on corrige en silence.

J'ai appris aussi à ne pas mépriser les tâches simples ; Ce sont souvent elles qui révèlent le plus clairement la manière dont on travaille.

La maladie de ma grand-mère a été un autre apprentissage, plus intime.

Le tableau que j'ai créé pour elle, n'était pas un produit, ni un projet à vendre, c'était une tentative, une façon de faire quelque chose quand je ne pouvais pas guérir.

Cette expérience m'a marqué parce qu'elle m'a montré que la création pouvait être autre chose qu'une performance.

Elle pouvait être une présence, une manière de dire: je suis là, j'essaie, je cherche une solution.

Quand je repense à cette période, je vois un jeune qui avançait sans carte.

Je voulais être libre, mais je ne savais pas encore ce que la liberté coûtait.

Je voulais gagner de l'argent, mais je ne savais pas encore ce que l'argent ne réglait pas.

Je voulais prouver que j'étais capable, mais je ne savais pas encore à qui je cherchais vraiment à le prouver.

Le camping est arrivé plus tard, mais il a pris racine dans tout cela.

La tumeur a aussi déplacé quelque chose en moi.

On peut sortir d'une opération et dire que tout va bien, reprendre une vie normale, répondre aux messages, sourire, mais au fond certaines questions restent, elles ne crient pas, elles attendent.

Qu'est-ce que je fais de mon temps ?

Qu'est-ce que je construis vraiment ?

Est-ce que je suis en train de choisir ma vie ou simplement de remplir les jours ?

Ces questions ont préparé le terrain avant même que le mot camping n'apparaisse sérieusement.

Je ne raconte pas cette partie pour chercher de la compassion, je la raconte

parce qu'elle explique la suite.

On ne reprend pas un camping uniquement avec un business plan.

On le reprend avec une histoire, avec des manques, avec des blessures, avec des élans parfois contradictoires, et souvent, c'est cette matière invisible qui décide de notre manière d'agir quand les choses deviennent difficiles.

Je crois que l'on sous-estime souvent la période qui précède une décision importante.

On regarde le moment où tout commence officiellement, la signature, l'ouverture, l'annonce, mais on oublie les années de préparation silencieuse.

Mon histoire avant le camping fait partie du camping, même si elle ne se voyait pas encore.

Les difficultés scolaires, les petits boulots, la création, la maladie, les doutes, tout cela a fabriqué ma manière de regarder ce projet.

Ce passé m'a aussi donné une relation particulière au travail.

Je n'ai jamais vu le travail seulement comme une façon de gagner ma vie, je l'ai vu comme une manière de me prouver que je pouvais tenir, apprendre, devenir utile.

Cette vision peut être une force, mais elle peut aussi devenir dangereuse quand on ne sait plus s'arrêter.

Avant le camping, j'avais déjà cette tendance à confondre intensité et direction.

Ce que je comprends aujourd'hui, c'est que l'on ne se lance jamais avec une page blanche.

On arrive avec ce que l'on a vécu, ce que l'on a manqué, ce que l'on cherche encore.

Le camping n'a pas effacé mon passé.

Il l'a organisé autour d'un projet concret.

Il a donné une forme à des envies qui existaient déjà, mais qui portaient dans tous les sens.

J'aurais aimé savoir plus tôt que l'on peut avancer sans avoir une identité parfaitement définie.

On peut être en construction et quand même construire.

On peut ne pas savoir exactement qui l'on est et malgré tout prendre une responsabilité.

Ce n'est pas confortable, mais c'est

souvent comme cela que l'on grandit vraiment.

Avant le camping, je cherchais ma place.

Avec le camping, je n'ai pas trouvé une place parfait, j'ai trouvé un endroit où mes qualités et mes défauts avaient enfin quelque chose à faire.

Et cette différence compte énormément.

Chapitre 1

Pourquoi reprendre un camping à 23 ans

*Quand l'évidence ne cherche
plus à convaincre*

Reprendre un camping à 23 ans n'est pas une décision que l'on annonce fièrement autour d'une table pour impressionner, ni un projet que l'on présente avec assurance comme si tout était déjà maîtrisé, parce qu'à cet âge-là, et surtout avec ce type de projet, on sait très bien que l'on ne maîtrise rien encore, et que la seule chose réellement claire, c'est l'envie de ne plus continuer comme avant.

À ce moment précis de ma vie, je ne cherchais plus un travail, ni même un

métier, car j'avais déjà travaillé, beaucoup, parfois trop, dans des contextes très différents, en intérieur comme en extérieur, en autonomie comme sous contrainte, et je savais désormais une chose essentielle : ce n'était pas le manque d'activité qui me pesait, mais le manque de cohérence entre ce que je faisais et ce que je ressentais profondément.

Je ne voulais plus me lever le matin pour remplir une fonction.

Je voulais me lever pour prendre soin de quelque chose.

Cette nuance peut sembler infima, vu de l'extérieur, mais elle change absolument tout lorsque l'on commence à réfléchir sérieusement à la direction que l'on veut donner à sa vie.

Prendre soin implique une responsabilité continue, une présence, une attention aux détails, une capacité à rester même quand l'enthousiasme du début s'estompe, et c'est précisément ce que je recherchais, sans encore oser me l'avouer complètement.

Le camping n'est pas arrivé dans ma tête comme une idée brillante ou originale.

Il est arrivé comme une évidence silencieuse, presque gênante, parce qu'il rassemblait tout ce que j'avais appris

jusque-là sans jamais l'avoir cherché consciemment: le travail en extérieur, le contact humain, la gestion quotidienne, la nécessité de créer et d'améliorer en permanence, le rythme des saisons, l'impossibilité de tricher longtemps, et surtout cette sensation très particulière d'être à la fois libre et profondément engagé.

Je n'ai jamais idéalisé le métier de gérant de camping.

Je savais que ce serait fatigant, exigeant, parfois ingrat, souvent imprévisible, mais contrairement à d'autres projets, celui-ci ne me faisait pas peur.

Il me semblait à ma portée, non pas techniquement, mais humainement, parce qu'il correspondait à ma manière de fonctionner, à mon besoin d'être dans le réel, de voir immédiatement les conséquences de mes décisions, bonnes ou mauvaises.

À 23 ans, beaucoup prennent encore le temps de se chercher, d'essayer, de repousser les choix engageants, et je ne juge absolument pas cela, car j'ai moi-même longtemps tâtonné, mais à ce moment précis, je sentais que continuer à hésiter serait une forme de renoncement, presque une trahison vis-à-vis de ce que j'avais compris de moi-même au fil des

années.

Le camping n'était pas un plan de carrière.

C'était une direction.

Ce projet ne promettait, ni réussite rapide, ni sécurité financière immédiate, ni reconnaissance sociale particulière.

Il promettait surtout du travail, de la responsabilité, des décisions quotidiennes, parfois lourdes, et un engagement sur le long terme, matérialisé par ce bail emphytéotique de 25 ans, qui donnait au projet une profondeur rare pour quelqu'un de mon âge.

Signer pour vingt-cinq ans, ce n'est pas faire un pari à court terme, ce n'est pas "essayer pour voir", c'est accepter l'idée que ce lieu fera partie de votre vie pendant longtemps, qu'il vous accompagnera dans vos évolutions, vos réussites comme vos erreurs, et que vous ne pourrez pas simplement tourner la page au premier obstacle sérieux.

Ce cadre m'a immédiatement parlé, parce qu'il ne laissait pas de place au flou.

Il obligeait à se projeter, à penser au-delà de l'instant, à accepter que certaines décisions prises aujourd'hui n'aient peut-être des effets visibles

que plusieurs années plus tard, ce qui est à la fois vertigineux et profondément structurant.

Bien sûr, je n'ai pas pris cette décision seul.

Le regard de mon père, Jean-Robert, a été déterminant, non pas parce qu'il a validé chaque idée ou chaque intuition, mais parce qu'il a su poser les bonnes questions, celles qui ne cherchent pas à freiner mais à clarifier, celles qui obligent à regarder la réalité en face sans pour autant éteindre l'élan.

Nos échanges n'étaient pas toujours simples.

Il y avait parfois des doutes, des silences, des moments où l'on sent que l'on marche sur une ligne fine entre prudence et audace, mais jamais il n'a été question de me décourager.

Il s'agissait plutôt de comprendre si cette envie tenait dans le temps, si elle survivrait aux premières difficultés, si elle n'était pas simplement une réaction passagère à une période de questionnement.

Et plus les discussions avançaient, plus une chose devenait claire: cette idée ne disparaissait pas.

Elle revenait sans cesse, sous

différentes formes, dans différents contextes, toujours avec la même intensité calme, comme une direction que l'on ne peut plus ignorer une fois qu'on l'a vue.

Reprendre un camping à 23 ans n'était donc pas une fuite, ni une prise de risque gratuite, mais une manière d'assumer enfin ce que j'avais compris de moi-même: j'avais besoin d'un projet concret, visible, exigeant, inscrit dans un lieu réel, avec des contraintes réelles, parce que c'est dans ce cadre là que je me sentais capable de donner le meilleur de moi-même.

Ce chapitre ne cherche pas à justifier cette décision, encore moins à la rendre exemplaire.

Il cherche simplement à expliquer pourquoi, à ce moment précis, continuer autrement aurait été plus risqué que de s'engager pleinement dans ce projet.

La décision de reprendre un camping n'a pas été un coup de folie au sens où on l'imagine souvent.

Elle avait quelque chose d'irrationnel, oui, mais pas d'inconscient.

Elle venait d'une accumulation.

Chaque emploi, chaque projet, chaque frustration avait laissé une trace.

Le camping rassemblait ces traces dans un même lieu ; Il y avait le dehors, le contact, la gestion, la création, le concret, mais il y avait surtout cette possibilité rare de voir immédiatement si une action avait du sens.

À 23 ans, on vous demande souvent si vous êtes sûr.

C'est une question normale.

Mais elle peut devenir piègeuse, parce qu'on ne l'est jamais totalement.

Être sûr à cet âge-là aurait même été inquiétant.

Je n'étais pas sûr.

J'étais attiré, concerné, presque appelé par le projet, mais pas sûr. La nuance est importante.

Beaucoup de décisions importantes ne se prennent pas parce que tout est clair, elles se prennent parce que rester à sa place devient plus inconfortable que bouger.

Ce qui m'a frappé dès le début, c'est que le camping ne vendait pas seulement des emplacements, il vendait une parenthèse. un bout de calme, une semaine plus légère, une nuit près de l'étang, un souvenir d'enfant.

Cette idée m'a touché, parce qu'elle donnait au projet une dimension humaine immédiate.

Je n'avais pas envie de gérer uniquement des réservations. J'avais envie de participer, même modestement, à des moments que les gens garderaient peut-être longtemps.

Je savais aussi que ce choix allait me mettre face à moi-même.

Dans un bureau, on peut parfois cacher une partie de son désordre derrière un écran, un planning, des réunions.

Sur un camping, tout finit par se voir.

Si l'herbe n'est pas tondue, cela se voit.

Si l'accueil est froid, cela se sent.

Si une décision est mal pensée, elle produit vite ses effets.

Cette franchise du terrain me plaisait autant qu'elle m'intimidait.

Mon père a été essentiel dans cette phase, non pas parce qu'il avait toutes les réponses, mais parce qu'il rendait le projet plus réel.

Il m'obligeait à descendre d'un cran, à traduire l'envie en questions concrètes.

Combien ça coûte ? Qui fait quoi ?
Comment on ouvre ? Qu'est-ce qu'on
promet ? Qu'est-ce qu'on refuse ?

Ces questions ne cassent pas les
rêves ; Elles les testent, et un rêve qui ne
supporte pas quelques questions
concrètes n'est pas encore un projet.

J'ai compris que reprendre le
camping, ce n'était pas seulement saisir
une opportunité, c'était d'accepter d'être
vu, par les clients, par les résidents, par
la commune, par les proches, par ceux qui
doutent et par ceux qui espèrent.

À partir du moment où l'on reprend un
lieu, on ne peut plus avancer seulement
dans sa tête.

Chaque progrès et chaque erreur
deviennent visibles.

C'est difficile, mais c'est aussi ce qui
oblige à grandir vite.

Si je devais résumer cette décision
aujourd'hui, je dirais qu'elle n'était pas
raisonnable au sens confortable du terme,
mais elle était cohérente et parfois, dans
une vie, la cohérence vaut mieux que le
confort.

Dire oui au camping, c'était aussi dire
non à une certaine forme de sécurité.

Pas une sécurité totale, car elle

n'existe jamais vraiment, mais une sécurité plus lisible: un salaire, un poste, des horaires, une trajectoire que les autres comprennent facilement.

Le camping, lui, demandait d'accepter le regard de ceux qui ne comprennent pas.

Il fallait supporter les questions, les doutes, parfois les jugements silencieux.

Ce qui m'a aidé, c'est que le projet n'était pas abstrait.

Je pouvais marcher dans les allées, voir les arbres, les emplacements, l'étang, l'accueil. Je pouvais toucher le réel.

Beaucoup d'idées restent floues parce qu'elles n'ont pas de lieu ; Celle-ci avait un sol, une entrée, des clés, des contraintes. Cela rendait la peur plus concrète, mais aussi plus supportable.

À 23 ans, on manque forcément d'expérience mais on peut avoir autre chose: de l'énergie, de la curiosité, de l'humilité si l'on accepte de ne pas tout savoir.

Je ne voulais pas faire semblant d'être un expert.

Je voulais apprendre vite, écouter, corriger, revenir le lendemain.

Cette posture m'a souvent sauvé plus

que n'importe quelle certitude.

Il y avait aussi un désir de me confronter à quelque chose de plus grand que moi.

Un camping ne se range pas dans un ordinateur à la fin de la journée ; Il continue de vivre.

Cette continuité fait peur, mais elle donne aussi une densité particulière au projet.

On ne joue plus seulement avec des idées. On répond à un lieu.

Aujourd'hui, je ne dirais pas que tout le monde devrait prendre un risque jeune.

Je dirais plutôt que lorsqu'un projet revient sans cesse, malgré les objections, malgré la peur, malgré l'inconfort, il mérite d'être regardé sérieusement.

C'est ce que j'ai fait.

Chapitre 2

Le bail emphytéotique

*Accepter le temps long quand
tout pousse à l'urgence*

Quand le dossier a été déposé, quelque chose s'est arrêté net.

Jusque-là, tout était mouvement, idées, projections.

Les nuits étaient courtes, l'énergie constante.

Puis, soudain, il n'y avait plus rien à faire.

Le projet était écrit, envoyé, figé.

Il ne nous appartenait plus vraiment ; Il était désormais entre les mains du conseil municipal, soumis à des

discussions auxquelles nous n'assistions pas.

L'attente a commencé.

Une attente silencieuse, faite d'espoir retenu et de lucidité.

Nous savions que d'autres candidats existaient, que rien n'était acquis.

La vie continuait, en apparence normalement, mais intérieurement quelque chose avait déjà basculé.

Puis la réponse est arrivée.

Sans mise en scène. Sans suspense. Notre projet avait été retenu.

À partir de cet instant, tout a changé.

Ce qui n'était jusque-là qu'une intention est devenu une responsabilité réelle.

Les mots posés sur le papier ont pris un autre poids.

Il ne s'agissait plus d'imaginer, mais d'assumer.

La signature est venue ensuite.

Un moment suspendu, nous étions là, face aux documents, conscients de l'importance du geste sans en mesurer

pleinement la portée.

Nous étions heureux, profondément heureux.

Comme des enfants avec un nouveau jouet, mais un jouet immense, intimidant.

Nous nous sommes regardés, les larmes aux yeux, sans chercher à les retenir.

Ce jour-là reste, sans doute, le plus beau de ma vie.

Puis il y a eu la remise des clés.

Sans attendre, presque instinctivement, nous avons pris la direction du camping.

Nous avons ouvert le bureau, nous nous sommes assis, simplement, les clés posées entre nous et nous avons pris une photo.

Deux jeunes, fiers, sans savoir exactement où nous allions, sans recette magique, sans certitude sur la manière de réussir.

Mais avec une conviction intime: nous pouvions le faire. Et nous irions jusqu'au bout.

La première visite a été un choc.

Le lieu semblait figé dans le temps.

L'accueil était vieux, usé par les années.

Les espaces extérieurs manquaient d'entretien, parfois à la limite de l'abandon.

Un tas de gravats trônait en plein milieu du camping, comme le symbole de ce qui avait été laissé en suspens.

Et pourtant.

Dès cette première visite, j'ai imaginé.

J'ai vu les arbres, la verdure, les emplacements baignés de lumière.

J'ai vu l'étang à côté, calme, évident.

J'ai vu les enfants courir dans les allées, rire, se poursuivre.

J'ai vu les parents s'installer, discuter, profiter.

J'ai vu un lieu vivant, simple, chaleureux.

Tout cela, je l'ai vu dès la première fois. camping ne demandait pas à être inventé.

Il demandait à être réveillé.

C'est à ce moment-là que le bail emphytéotique a pris tout son sens.

Avant de signer un bail de vingt-cinq ans, il faut accepter une chose que l'on n'apprend, ni à l'école, ni dans les discours sur l'entrepreneuriat: certains projets ne se pensent pas en mois, ni même en années, mais en décennies.

Et cette simple réalité change profondément la manière dont on regarde chaque décision, chaque dépense, chaque renoncement.

Un bail emphytéotique n'est pas un contrat que l'on signe à la légère.

Il engage bien au-delà du projet lui-même.

Il engage une partie de votre vie, de votre énergie, de votre capacité à tenir dans le temps, à rester fidèle à une direction même lorsque l'enthousiasme s'émousse et que la routine s'installe.

Ce bail n'était ni une opportunité tombée du ciel, ni un cadeau.

Il était la condition posée par la collectivité pour confier ce lieu à un porteur de projet capable de s'inscrire dans la durée, d'entretenir le site, de le valoriser, de respecter son environnement et d'assumer une responsabilité qui dépasse largement la simple exploitation

commerciale.

Très vite, j'ai compris que ce contrat allait devenir un cadre mental autant qu'un cadre juridique.

Il m'obligeait à sortir de cette logique immédiate dans laquelle j'avais longtemps évolué, où l'on cherche des résultats rapides, visibles, parfois au détriment de la cohérence globale.

Avec un bail emphytéotique, chaque amélioration prend une autre dimension. On n'investit plus pour «rentabiliser vite», mais pour construire quelque chose qui tiendra dans le temps, qui résistera aux saisons, à l'usure, aux passages répétés, et qui continuera à faire sens plusieurs années plus tard.

Ce cadre impose une rigueur nouvelle.

Le terrain doit être entretenu.

Les engagements doivent être tenus.

Les décisions ne peuvent plus être prises à la va-vite sous prétexte de fatigue ou de manque de moyens.

Au début, cette exigence peut sembler lourde, presque décourageante.

Mais j'ai compris peu à peu qu'elle était aussi une protection, parce qu'elle empêchait le projet de dériver, de se

transformer en une succession de choix opportunistes sans vision d'ensemble.

Le bail emphytéotique oblige à accepter que tout ne sera pas parfait rapidement.

Qu'un camping ne se transforme pas en une ou deux saisons.

Que certaines erreurs coûteront du temps à être corrigées.

Que certains investissements ne montreront leur utilité que bien plus tard.

Ce rapport au temps long est sans doute l'une des choses les plus difficiles à intégrer quand on est jeune entrepreneur, habitué à l'urgence, à l'instantanéité, à la pression de devoir prouver que l'on avance.

Ici, rien ne se prouve rapidement ; Tout se construit lentement.

Il y a aussi une dimension plus intime à ce type d'engagement.

En s'inscrivant sur vingt-cinq ans, on accepte que le projet évoluera en même temps que soi.

Que les priorités changeront.

Que l'on ne sera pas la même personne dans cinq, dix ou quinze ans,

mais que le camping, lui, restera là, comme un fil conducteur.

Ce contrat m'a forcé à me poser des questions que je ne m'étais jamais vraiment posées auparavant:

Suis-je capable de tenir dans la durée?

Suis-je prêt à assumer des périodes moins excitantes, moins gratifiantes, où le travail consiste surtout à maintenir, réparer, ajuster, sans reconnaissance immédiate?

La réponse n'était pas évidente.

Mais une chose était claire: ce cadre m'obligeait: à grandir, à sortir d'une logique de réaction pour entrer dans une logique de construction et à accepter que l'entrepreneuriat n'est pas une succession de coups d'éclat, mais un travail patient, souvent invisible, parfois ingrat, mais profondément structurant.

Le plus dur restait à venir.

Car désormais, il ne s'agissait plus de rêver, mais de créer, de poser les premières pierres, d'inventer les bases.

Tout cela allait devoir se construire en parallèle de mon second travail, entre des journées déjà pleines et des soirées trop courtes : Un équilibre fragile, exigeant,

mais nécessaire.

Un long voyage venait de commencer.

Le bail emphytéotique m'a appris une notion que je connaissais mal: la patience engagée.

Ce n'est pas la patience passive, celle qui consiste à attendre que les choses s'arrangent.

C'est une patience active, presque physique, qui oblige à travailler sans toujours voir le résultat.

On répare aujourd'hui pour que le lieu tienne demain.

On plante, on nettoie, on structure, en sachant que l'effet réel viendra parfois bien plus tard.

Quand on signe pour vingt-cinq ans, on ne signe pas seulement un contrat.

On signe une manière de penser.

Les décisions ne peuvent plus être uniquement dictées par la saison qui arrive.

Elles doivent répondre à une question plus large:

Est-ce que ce choix sera encore cohérent dans cinq ans ?

Dans dix ans ?

Est-ce qu'il améliore vraiment le lieu, ou est-ce qu'il me donne seulement l'impression d'avancer vite ?

Cette question m'a souvent freiné, mais elle m'a aussi protégé.

Au début, j'avais envie de tout transformer.

C'est naturel lorsque l'on arrive dans un lieu qui a souffert, on voit d'abord ce qui ne va pas.

On imagine des travaux, des services, des nouveaux espaces, des améliorations partout.

Mais un lieu ne se transforme pas uniquement par volonté.

Il faut respecter son rythme, ses contraintes, son histoire, ses limites techniques.

Il faut aussi accepter que tout ne mérite pas d'être changé.

La responsabilité envers la commune ajoutait une couche supplémentaire.

Ce camping n'était pas seulement une affaire privée.

Il appartenait à un territoire, il

avait une place dans le village, dans les habitudes, dans l'image locale.

Cette dimension m'a parfois pesé, parce qu'elle rend chaque choix plus visible mais elle m'a aussi donné une forme de fierté.

Je ne travaillais pas seulement pour moi, je participais à la remise en mouvement d'un équipement qui avait une histoire collective.

Ce temps long a aussi modifié mon rapport à l'échec.

Sur un projet court, une erreur peut sembler définitive.

Sur vingt-cinq ans, elle devient une information, cela ne veut pas dire qu'elle ne coûte rien.

Certaines erreurs coûtent de l'argent, du temps, de l'énergie mais elles ne définissent pas forcément le projet ; Elles s'intègrent dans une trajectoire plus large, à condition d'avoir l'humilité de les regarder franchement.

Je me souviens de moments où le poids de l'engagement me revenait d'un seul coup, pas pendant les signatures officielles, mais plus tard, seul sur le terrain, devant une zone à refaire, un souci technique, une facture ou une décision à prendre.

Là, je réalisais: ce lieu ne va pas disparaître demain, il sera encore là, la saison prochaine, et moi aussi, je devrai être là.

Cette pensée pouvait être lourde, mais elle m'a ancré.

Le bail a donc été plus qu'un cadre juridique, il a été une école de durée et il m'a appris que l'on ne construit pas une vraie histoire avec seulement de l'envie.

Il faut une présence répétée, une fidélité au projet, même les jours où l'énergie n'est pas là.

Le temps long change aussi la manière de parler d'argent.

Un investissement n'est plus seulement une dépense que l'on espère récupérer vite, il devient une pièce dans une construction plus large.

Cela oblige à distinguer la rentabilité immédiate de la valeur durable.

Ce n'est pas toujours simple, surtout quand la trésorerie est tendue et que chaque euro compte.

Ce bail m'a également donné une forme de pression morale, la commune nous confiait un lieu, et cette confiance demandait une réponse sérieuse.

Il ne s'agissait pas seulement de faire tourner une activité, il fallait préserver, améliorer, respecter.

Cette dimension rend certaines décisions plus lourdes, mais elle donne aussi au projet une profondeur que je n'aurais pas trouvée dans une activité sans attache.

Je me suis souvent demandé si j'étais assez solide pour une telle durée.

Vingt-cinq ans, c'est presque impossible à imaginer quand on commence.

On peut faire des plans, mais la vie change, les envies changent et les priorités aussi.

Le bail m'a appris à ne pas vouloir tout verrouiller.

Il faut une direction claire, mais assez de souplesse pour évoluer avec le temps.

Dans les moments de doute, je revenais à une idée simple: on ne me demandait pas de réussir en une saison.

On me demandait de construire, cette phrase m'a beaucoup aidé, elle m'a permis de sortir de la comparaison immédiate, de regarder les progrès à l'échelle du lieu, pas seulement à l'échelle de mon impatience.

Le temps long n'est pas seulement une contrainte : C'est aussi une chance.

Il vous autorise à apprendre, à vous tromper, à réparer, à recommencer et encore faut-il accepter de ne pas vouloir tout obtenir tout de suite.

Chapitre 3

Créer avant d'exister

*Poser des fondations quand rien n'est
encore visible*

Une fois les clés en main, une évidence s'est imposée immédiatement : avant d'accueillir qui que ce soit, il fallait d'abord donner une existence réelle au camping.

La première chose à créer a été l'identité. Le nom existait déjà : Camping Les Portes de la Baie de Somme.

Un nom simple et fort.

Les portes, parce que ce lieu était une entrée, un passage naturel vers la Baie de Somme.

Un nom accrocheur, qui situe immédiatement, sans artifice.

Restait à lui donner une forme visuelle capable de raconter ce que nous voulions faire de cet endroit.

J'ai commencé par le logo.

Pas un logo décoratif, mais un symbole.

J'ai exploré de nombreuses pistes, une dizaine de versions au moins.

J'ai testé, supprimé, simplifié. Le choix final a été une combinaison évidente: une barque, une feuille et une tente.

Trois éléments pour dire le territoire, la nature, le camping et les vacances.

Ce logo est devenu la première trace concrète du projet.

Dans la continuité, il a fallu créer le site internet.

C'était mon univers. partir d'une page blanche pour créer un outil utile.

Le site devait permettre aux clients de nous trouver facilement, de comprendre l'esprit du lieu et de faire une demande de réservation.

Le temps manquait. J'ai donc conçu

rapidement un site vitrine, simple, clair, avec un formulaire dédié aux demandes de réservation.

Ce n'était pas encore une plateforme complète, mais c'était fonctionnel. Et surtout, cela existait.

La création du plan du camping est venue juste après.

Il fallait donner un repère visuel clair aux premiers clients, montrer les emplacements, les circulations, l'organisation du site. Sans plan, impossible de se projeter.

Là encore, l'objectif n'était pas de faire parfait, mais de faire lisible.

Très vite, une question centrale s'est imposée: comment gérer les réservations, les encaissements et la facturation ?

Il nous fallait une solution immédiate, fiable et surtout accessible financièrement.

Nous avons donc opté pour un logiciel de facturation gratuit, complété par des tableaux Excel faits maison, rien d'automatisé, rien de sophistiqué, mais quelque chose de clair, structuré, compréhensible.

Chaque réservation était notée, chaque acompte suivi, chaque solde encaissé,

chaque facture générée manuellement.

Cela demandait de la rigueur, de l'attention, et une organisation quotidienne sans faille.

Le temps était compté.

Nous avons récupéré les clés en janvier. Le camping devait ouvrir le 1er avril, trois mois. trois mois pour tout créer, structurer, organiser, trois mois en parallèle de mon second travail.

La double activité n'était pas un confort, mais une nécessité.

Les journées étaient pleines, les soirées trop courtes, les week-ends avalés par les urgences.

En parallèle du travail invisible, il y avait le terrain.

Les espaces verts devaient être remis au goût du jour.

Nettoyer, débroussailler, tailler, enlever ce qui n'avait plus sa place.

Redonner de l'air, de la cohérence, de la vie. Le lieu devait redevenir accueillant, respirable, vivant.

L'accueil aussi devait être repris.

Le rendre fonctionnel,

chaleureux, cohérent avec l'image que nous commençons à construire.

L'accueil est la première impression.

Et pendant ce temps-là, tout le reste continuait à s'ajouter.

La comptabilité à mettre en place.

Les fournisseurs à contacter.

Les tarifs à définir pour la saison.

Les services à imaginer.

Les règles à poser.

Les imprévus à absorber.

C'était un travail titanesque.

Créer, décider, corriger, recommencer.

Avancer vite, parfois trop vite, avec la sensation permanente de courir après le temps.

Il ne s'agissait pas de faire les choix idéaux, mais de faire les bons choix possibles dans un cadre contraint, pour être prêts à affronter une première saison totalement inconnue.

Créer avant d'exister, c'est accepter de bâtir sans certitude.

De poser des fondations invisibles.

Avant les premières réservations confirmées.

De faire avec peu, mais sérieusement, avant les premiers clients, avant même d'avoir le sentiment d'être prêts.

Ce chapitre ne raconte pas une réussite.

Il raconte une mise en place, et surtout, le moment où l'idée cesse définitivement d'être un rêve pour devenir un chantier réel.

Créer l'identité du camping a été une manière de lui redonner une voix.

Un lieu peut exister physiquement et pourtant ne plus vraiment parler à personne.

Il peut avoir des allées, des emplacements, un bureau, des arbres, mais manquer d'une intention lisible.

Le logo, le site, le plan, les premiers supports n'étaient pas seulement des outils de communication.

C'étaient des signes envoyés aux clients, mais aussi à nous-mêmes: quelque chose recommence ici.

Je voulais que l'image du camping reste simple. Pas un univers artificiel, pas une promesse trop grande, pas une

esthétique déconnectée du terrain.

Le camping devait rester accessible, naturel, familial.

Le danger, quand on crée une identité, c'est de vouloir paraître plus abouti que l'on ne l'est, or je ne voulais pas mentir.

Je voulais donner envie, oui, mais sans masquer la réalité d'un lieu encore en reconstruction.

Le site internet a joué un rôle important parce qu'il a rendu le projet visible au-delà du village, avant même que tout soit prêt, il permettait aux gens de nous trouver, de poser une question, d'imaginer un séjour.

Chaque demande de réservation était une petite validation.

Quelqu'un, quelque part, avait vu ce que nous étions en train de construire et décidait de nous faire confiance.

Quand on démarre, cette confiance a une valeur immense.

Les tableaux Excel, les factures manuelles, les solutions bricolées peuvent sembler peu élégantes vus de l'extérieur.

Pourtant, ils m'ont appris à connaître mon activité de l'intérieur.

Quand tout est automatisé trop tôt, on peut perdre le contact avec le détail.

Là, je voyais chaque acompte, chaque solde, chaque nom, chaque arrivée.

C'était lourd, parfois, mais cela m'a obligé à comprendre la mécanique réelle du camping.

Il y avait une forme de contradiction permanente: nous voulions paraître sérieux, mais nous étions encore en train d'apprendre.

Nous voulions rassurer les clients, mais nous découvriions nous-mêmes les limites du site.

Cette tension m'a suivi pendant toute la mise en place.

Elle m'a obligé à trouver une ligne: être professionnel sans prétendre être parfait. Répondre vite, reconnaître ce que l'on ne savait pas encore, et surtout ne jamais laisser une demande sans attention.

Créer avant d'exister, c'est aussi accepter la solitude du début.

Les autres ne voient pas encore ce que vous voyez.

Ils voient un terrain, un ancien camping, quelques bâtiments, des

problèmes.

Vous, vous devez déjà voir l'organisation future, les clients qui arrivent, les améliorations possibles. Cette vision n'a rien de magique.

Elle demande de porter une image intérieure du projet jusqu'au moment où le réel commence à lui ressembler un peu.

Avec le recul, cette période m'a appris que les fondations d'un projet ne sont pas toujours spectaculaires.

Elles sont souvent faites de fichiers, d'appels, de choix graphiques, de listes, de corrections, de messages, de petites décisions invisibles, mais sans elles, rien ne tient.

Dans cette phase de création, j'ai compris que l'image d'un projet influence aussi la manière dont on le porte.

Quand le logo, le site et les premiers documents ont commencé à exister, le camping a cessé d'être seulement un chantier dans nos têtes, il devenait présentable, pas parfait, mais présentable et cette nuance a eu un effet direct sur ma confiance.

La création demande de faire des choix visibles. Choisir une couleur, un nom, un ton, une manière de répondre aux clients, c'est déjà donner une direction.

On peut toujours modifier plus tard, mais le premier cadre compte.

Il crée les premières habitudes.

Il dit aux clients ce qu'ils peuvent attendre et il vous rappelle ce que vous avez promis.

J'ai aussi appris que la simplicité est difficile. Faire un site simple, un plan simple, une information simple, demande de renoncer à beaucoup de choses.

On a envie d'ajouter, d'expliquer, de détailler, de rassurer mais un client cherche d'abord à comprendre vite.

La clarté est une forme de respect.

À cette période, je travaillais souvent avec une impression de retard permanent, tout semblait devoir être fait avant hier.

Pourtant, certaines décisions prises dans cette urgence ont tenu parce qu'elles répondaient à un besoin réel.

Cela m'a appris qu'un projet n'a pas besoin d'être parfait pour commencer.

Il a besoin d'être suffisamment clair pour accueillir ses premiers retours.

Les fondations invisibles sont ingrates, mais elles déterminent beaucoup. Quand elles sont solides,

personne ne les remarque.

Quand elles manquent, tout le monde le ressent.

Chapitre 4

La première saison

*Apprendre pendant que les
autres sont en vacances*

La première saison a commencé le 1er avril.

Une date symbolique, une date qui, sur le papier, marque une ouverture.

Mais dans la réalité, ce jour-là, tout était encore fragile, approximatif, en construction.

Le camping était ouvert, oui, mais nous, nous étions encore en train d'apprendre à l'être.

Le premier client est arrivé ce jour-là :

Un client allemand.

Je me souviens très précisément de ce moment, la voiture qui entre, le moteur qui s'arrête et la portière qui s'ouvre.

Je regarde mon père, il me regarde...

Un silence, puis un regard qui dit tout:

“bon, on y va.”

Notre langage était limité, très limité.

Quelques mots d'anglais, des gestes, des sourires, des phrases bancales, une communication étrange, imparfaite, mais sincère.

On explique comme on peut., on montre le plan, on désigne les emplacements, on insiste, maladroitement, sur une zone à éviter.

Un terrain un peu plus humide, on essaie de dire que ce n'est pas une bonne idée, que le sol peut être traître.

Mais les mots ne passent pas toujours comme on le voudrait.

Le client s'installe... précisément là où il ne fallait pas.

Quelques minutes plus tard, la voiture est embourbée.

Premier jour.

Premier client.

Premier problème.

On se regarde à nouveau, un mélange de stress, de gêne, et d'une pensée très claire: ça commence fort.

On s'y met. On pousse. On cherche des solutions. On finit par l'aider à sortir de là. Ce n'est pas simple, mais on y arrive.

Et puis le soir arrive.

Et là, contre toute attente, ce client nous invite à boire l'apéro.

Chez lui. Oui, chez lui, parce que son emplacement est devenu chez lui ; Un moment simple, presque irréel.

On boit un verre.

On échange comme on peut.

On rit, la tension retombe, le premier souvenir du camping n'est pas un problème, mais un moment partagé.

C'est à ce moment-là que j'ai compris quelque chose d'important: on peut se tromper, mal expliquer, improviser... tant que l'intention est bonne et l'humain présent.

La saison a continué sur ce même fil.

Très vite, les problèmes d'assainissement se sont imposés, invisibles pour les clients, mais omniprésents pour nous, des limites techniques, des ajustements constants, une vigilance de chaque instant.

Ce genre de sujet qui ne tolère ni retard ni approximation, une charge mentale permanente.

Et pendant ce temps- là, les clients arrivaient.

Ils arrivaient en vacances.

Moi, je courais partout.

Je pensais planning, technique, imprévus.

J'étais stressé, concentré, parfois à bout.

Et eux prenaient le temps, s'installaient tranquillement.

Profitaient. Souriaient.

Il y avait un décalage permanent entre leur rythme et le mien, un apprentissage difficile, mais nécessaire: accepter que pendant que je gérais, eux vivaient.

L'accueil des clients a été une école à part entière :

-Voir des familles repartir heureuses après un repas partagé,

-Des enfants faire un dernier tour du camping avant de monter dans la voiture. Et ce moment presque rituel: le grand coucou au départ.

-Un geste simple, mais chargé de reconnaissance.

Ces instants-là effacent, pour quelques secondes, la fatigue accumulée.

Les résidents ont aussi joué un rôle essentiel.

Ce sont eux qui nous ont accueillis, finalement.

Ils connaissaient le lieu, ses habitudes, son fonctionnement implicite.

Ils nous expliquaient, parfois avec bienveillance, parfois avec franchise, comment les choses se faisaient avant.

Il a fallu apprendre leur langage.

Comprendre les non-dits.

Trouver la bonne distance.

Ne pas tout bouleverser trop vite.

La communication n'a pas toujours été facile mais elle a toujours été nécessaire.

Et puis il y a eu les anecdotes, celles qui font sourire après coup.

Un autre client embourbé.

Cette fois-ci, on aide à sortir le véhicule.

Le soir, il revient avec un apéritif pour nous remercier, un geste simple, sincère, qui fait chaud.

Une autre scène encore: un client accélère trop fort.

Mon père et moi sommes derrière pour pousser. Résultat: une projection de boue monumentale. On se retrouve couverts de la tête aux pieds. Un instant de silence. Puis un fou rire incontrôlable. Un rire franc, libérateur, parce qu'à ce moment-là, il n'y avait rien d'autre à faire que rire.

Ces moments-là ne figurent dans aucun tableau Excel.

Mais ce sont eux qui donnent du sens

La première saison n'a pas été parfaite.

Elle a été stressante, fatigante, parfois éprouvante mais elle a été profondément formatrice.

Elle m'a appris que gérer un camping,

ce n'est pas seulement gérer un terrain ou des emplacements.

C'est gérer des humains, des attentes, des émotions, des cultures différentes, des imprévus permanents.

Cette première année n'a pas validé le projet.

Elle l'a mis à l'épreuve et surtout, elle m'a appris que ce camping ne se construirait pas uniquement avec des plans, des outils ou des décisions rationnelles, mais avec des rencontres, des erreurs assumées, des rires partagés... et beaucoup d'humanité.

La première saison a été une immersion sans filtre.

On peut préparer, anticiper, organiser, mais rien ne remplace le moment où les premiers clients arrivent réellement.

À partir de là, le camping cesse d'être un projet, il devient un lieu habité.

Chaque décision prise, les mois précédents, rencontre enfin sa vérité.

Ce qui semblait clair sur le papier devient parfois compliqué sur le terrain.

Ce qui semblait secondaire devient urgent.

Je me souviens du mélange étrange entre fierté et panique.

Fierté de voir des gens entrer, s'installer, vivre dans ce lieu que nous avions réouvert.

Panique de sentir que tout pouvait arriver à tout moment, une panne, une question, un client perdu, un problème d'eau, un terrain trop humide, un malentendu.

Je découvrais que la gestion d'un camping demande une disponibilité presque permanente, pas seulement physique, mais mentale.

Le plus difficile n'était pas toujours l'intensité du travail.

C'était le contraste entre l'état d'esprit des clients et le mien, eux arrivaient pour ralentir.

Moi, j'étais dans l'urgence, eux voulaient profiter.

Moi, je cherchais ce qui risquait de ne pas fonctionner.

Il a fallu apprendre à ne pas contaminer leur calme avec mon stress.

Un client ne doit pas porter la pression du gestionnaire, il vient chercher un séjour, pas les coulisses du

lieu. Les incidents d'embourbement sont devenus presque symboliques de cette saison.

Sur le moment, ils étaient embarrassants, fatigants, parfois absurdes mais ils révélaient aussi l'esprit du camping: on s'aide, on trouve une solution, on finit souvent par en rire.

Ce n'était pas le professionnalisme froid d'un établissement parfaitement huilé. C'était une forme d'humanité directe, imparfaite, mais sincère.

Les résidents ont représenté un autre monde. Ils n'arrivaient pas pour quelques nuits, ils avaient une histoire avec le lieu.

Certains avaient des attentes précises, d'autres des inquiétudes, d'autres encore une vraie affection pour le camping.

Il a fallu comprendre que leur regard n'était pas neutre.

Ils ne jugeaient pas seulement la qualité d'un service.

Ils observaient la manière dont nous allions respecter ou transformer un endroit qui comptait pour eux.

Cette première saison m'a aussi appris la valeur des petits signes : Un bon-jour au bon moment, un client qui revient au bureau pour remercier, un enfant qui

salue en partant, un résident qui donne un conseil sans mépris.

Ces détails n'apparaissent dans aucun bilan, mais ils nourrissent énormément, ils permettent de tenir les jours où les chiffres, les factures ou les problèmes techniques prennent trop de place.

À la fin de cette saison, je n'avais pas l'impression d'avoir réussi. J'avais surtout l'impression d'avoir survécu à une première traversée. Mais cette survie avait une valeur.

Elle prouvait que le projet n'était plus seulement une idée, il avait rencontré le réel, avec ses contraintes et ses surprises, et il était encore debout.

La première saison m'a appris que l'on ne gère pas seulement des problèmes, mais des enchaînements.

Un petit retard peut provoquer une tension plus grande.

Une information mal donnée peut créer une incompréhension.

Un détail oublié peut devenir un sujet.

Ce n'est pas dramatique, mais cela demande une vigilance permanente.

Au début, cette vigilance m'épuisait.

J'ai découvert aussi que les clients retiennent parfois autre chose que ce que l'on croit.

Nous, nous voyons l'imperfection, le stress, ce qui aurait dû être mieux.

Eux retiennent parfois un sourire, un geste d'aide, une conversation, une ambiance.

Cela ne dispense pas d'améliorer le service, mais cela rappelle que l'humain peut compenser beaucoup de maladresses du début.

Les moments difficiles ont créé des souvenirs plus forts que certains moments faciles. : Un véhicule embourbé, une réparation imprévue, une discussion sous pression: sur le moment, on préférerait s'en passer.

Plus tard, ces scènes deviennent des repères ,elles prouvent que le camping a vécu, que nous avons appris autrement que dans la théorie.

Je ne veux pas romantiser la galère.

La fatigue était réelle, le stress aussi.

Mais je reconnais que cette première saison m'a donné une base que je n'aurais pas pu obtenir autrement.

Elle m'a appris la vitesse du réel,

l'importance de l'accueil, le poids des détails, la nécessité de garder le lien même quand tout va vite.

Quand les derniers clients sont partis, je n'avais pas toutes les réponses mais je n'étais plus le même qu'à l'ouverture.

C'était déjà beaucoup.

Chapitre 5

Trouver son rythme

Apprendre à durer sans se perdre

La première saison terminée, je n'ai pas ressenti de soulagement immédiat.

Il n'y a pas eu de moment précis où je me suis dit: ça y est, on l'a fait.

À la place, il y avait une fatigue profonde, diffuse, presque silencieuse.

Une fatigue qui ne venait pas seulement du corps, mais de la tête.

Celle que l'on accumule quand on passe des mois à réagir en permanence, à courir après les problèmes avant même qu'ils n'apparaissent.

J'avais tenu., mais tenir ne voulait pas encore dire comprendre.

Très vite, une évidence s'est imposée: continuer sur le même rythme était impossible.

Pas physiquement, pas mentalement.

La première saison avait été une succession d'urgences.

Tout était prioritaire.

Tout semblait vital et dans cette logique-là, on finit par s'oublier soi-même.

Trouver son rythme ne signifiait pas ralentir par confort ; Cela signifiait apprendre à durer.

J'ai commencé à observer mes propres limites.

Les moments où la fatigue prenait le dessus, ceux où le stress me rendait moins clair, moins patient, moins juste dans mes décisions ; J'ai compris que vouloir tout contrôler n'était pas une preuve de sérieux, mais souvent une source d'épuisement inutile.

Le camping m'a forcé à apprendre une chose que je n'avais jamais vraiment intégrée auparavant: tout n'a pas besoin d'être réglé immédiatement.

Certaines situations demandent du recul.

D'autres se résolvent d'elles-mêmes avec le temps, accepter cela a été un vrai travail sur moi.

Dans cette phase-là, la relation avec mon père a aussi évolué.

Nous avons traversé ensemble la première saison dans l'urgence, parfois dans la tension, souvent dans l'action brute.

Il y a eu des discussions, des désaccords, des ajustements, mais aussi une reconnaissance mutuelle: nous avons tenu ensemble.

Et maintenant, il fallait apprendre à construire ensemble, autrement.

Trouver son rythme, ce n'est pas seulement organiser son temps, c'est apprendre à se respecter dans un projet qui, par nature, ne s'arrête jamais vraiment.

Petit à petit, j'ai compris que durer serait déjà une forme de réussite.

Pas spectaculaire.

Pas visible.

Mais essentielle.

Trouver son rythme a été plus difficile que je ne l'imaginai, parce que j'avais confondu engagement et disponibilité totale.

Je croyais qu'être sérieux, c'était répondre à tout, tout de suite, tout le temps. Je pensais que ralentir revenait à négliger le projet.

En réalité, c'était l'inverse.

Un projet qui dépend de vous, a besoin que vous restiez capable de penser clairement.

L'épuisement donne parfois l'impression de travailler plus, mais il fait souvent travailler moins bien.

Après la première saison, j'ai compris que je ne pouvais pas fonctionner uniquement à l'adrénaline.

L'urgence peut porter au début.

Elle donne de l'énergie, elle oblige à avancer, elle empêche de trop réfléchir.

Mais elle ne construit pas une méthode durable.

À un moment, il faut sortir du

réflexe permanent et mettre en place des habitudes : Des horaires, des priorités, des moments pour traiter l'administratif, d'autres pour le terrain, d'autres pour la relation client.

Le plus dur a été d'accepter que tout ne soit pas terminé.

Dans ma tête, une tâche inachevée restait ouverte comme une alerte, or, dans un camping, il y a toujours quelque chose d'inachevé : Une haie à reprendre, une signalétique à améliorer, une facture à classer, un équipement à vérifier, une idée à tester.

Si l'on attend que tout soit terminé pour respirer, on ne respire jamais vraiment.

J'ai donc commencé à distinguer l'urgent de l'important.

Ce n'est pas aussi simple que dans les livres de management.

Sur le terrain, tout semble urgent parce que tout se voit.

Mais certaines urgences n'ont pas d'impact réel, alors que certaines choses importantes peuvent rester invisibles trop longtemps.

L'organisation, la trésorerie, la qualité de la relation avec les résidents, la cohérence des tarifs: ce sont des sujets qui ne crient pas, mais qui structurent tout

La relation avec mon père a elle aussi dû trouver son rythme.

Travailler avec un proche, c'est particulier.

On ne laisse jamais complètement les liens personnels à l'entrée du bureau.

Il y a l'affection, l'histoire, les habitudes, les désaccords, parfois les incompréhensions, mais il y a aussi une confiance profonde, difficile à remplacer.

Nous avons dû apprendre à nous parler comme partenaires sans oublier que nous étions père et fils.

Ce rythme s'est construit lentement.

Il n'est pas devenu parfait, il s'est simplement clarifié.

J'ai appris à accepter les saisons fortes et les saisons lentes, les journées pleines et les moments de recul.

Le camping a une respiration naturelle.

Vouloir la nier, c'est s'épuiser.

L'écouter, c'est commencer à travailler avec le lieu plutôt que contre lui.

Durer demande moins d'héroïsme que de régularité.

Ce n'est pas spectaculaire.

Personne ne vous applaudit parce que vous avez classé des documents, réparé un détail, répondu calmement à un message ou choisi de dormir plutôt que de forcer.

Pourtant, ce sont souvent ces choix-là qui permettent au projet de tenir.

Trouver son rythme, c'est aussi apprendre à reconnaître les cycles.

Il y a des jours où l'on peut pousser fort, décider, agir, régler beaucoup de choses et il y a des jours où la meilleure chose à faire est de maintenir, de ne pas ajouter de tension, de traiter seulement ce qui doit l'être.

Cette intelligence du rythme ne vient pas tout de suite. Elle se construit souvent après s'être trop épuisé.

J'ai longtemps associé le repos à une perte de temps.

Dans un projet comme celui-ci, cette croyance devient vite dangereuse.

Le repos n'est pas l'opposé du travail, il en fait partie.

Un gestionnaire épuisé prend de moins bonnes décisions, communique moins bien, voit les problèmes de manière plus sombre.

Apprendre à durer, c'est accepter cette réalité sans culpabilité.

Le rythme du camping m'a aussi obligé à mieux séparer les temps.

La saison n'a pas la même énergie que l'hiver.

L'ouverture n'a pas la même tension que la fermeture.

Les travaux ne demandent pas la même disponibilité que l'accueil client.

En respectant davantage ces périodes, j'ai commencé à moins subir le projet.

Il y a une maturité particulière dans le fait de ne pas tout faire immédiatement.

Au début, je prenais cela pour de la

faiblesse. Maintenant, je comprends que c'est parfois de la stratégie.

Différer une décision, ce n'est pas abandonner, c'est attendre d'avoir les bonnes informations, le bon budget, la bonne énergie.

Durer sans se perdre reste un équilibre fragile, il faut le réapprendre régulièrement mais savoir que cet équilibre existe, change déjà la manière d'avancer.

Chapitre 6

Gérer des gens avant de gérer un lieu

*Comprendre que l'humain
ne se planifie pas*

Avant de reprendre le camping, je pensais naïvement que la partie la plus complexe serait technique:

- les réseaux,
- les équipements,
- les normes,
- la gestion du terrain.

Je me trompais.

La vraie difficulté n'a jamais été le lieu.

Elle a toujours été humaine.

Un camping est un espace partagé.

Un endroit où se croisent des trajectoires très différentes, sur un laps de temps très court.

Des gens qui arrivent fatigués, pressés, impatientes ; D'autres qui arrivent détendus, ouverts, disponibles.

Certains viennent chercher le calme ; D'autres le lien.

Certains projettent beaucoup ; D'autres rien du tout et tous, sans exception, arrivent avec des attentes.

Très vite, j'ai compris que gérer un camping, ce n'est pas seulement organiser des emplacements ou des arrivées :

- C'est absorber des émotions.
- Anticiper des tensions.
- Faire tampon.
- Être disponible même quand on ne l'est plus vraiment et surtout, apprendre à écouter sans toujours pouvoir répondre favorablement.

Il y a eu des situations simples.

Des échanges fluides, des clients reconnaissants mais il y a aussi eu des incompréhensions.

Des frustrations exprimées maladroitement.

Des reproches parfois injustes.

Des silences lourds.

Dans ces moments-là, j'ai appris que la pire réponse était la justification immédiate.

Expliquer trop vite. Se défendre.

Chercher à prouver que l'on a raison.

L'humain n'attend pas toujours une solution, il attend souvent d'abord d'être entendu.

Avec les résidents, l'apprentissage a été encore différent.

Ils n'étaient pas simplement de passage.

Ils étaient chez eux. Ils avaient leurs habitudes, leurs repères, leur histoire avec ce lieu.

Certains avaient connu plusieurs gestionnaires, d'autres avaient vu le camping évoluer, se dégrader parfois. Ils observaient.

Ils testaient. Ils attendaient de voir qui nous étions vraiment.

Il a fallu apprendre leur langage.

Comprendre ce qui se disait ouvertement, et ce qui se disait à demi-mot.

Faire la différence entre une inquiétude réelle et une résistance au changement.

Accepter que certaines réactions n'étaient pas dirigées contre nous personnellement, mais contre ce que représentait toute nouveauté.

La communication n'a pas toujours été facile.

Mais elle a toujours été nécessaire.

J'ai appris :

- À parler moins, et à écouter davantage.

- À ne pas promettre ce que je ne pouvais pas tenir.

- À préférer un non clair à un oui flou.

- À poser des limites sans brutalité, mais sans ambiguïté non plus.

Gérer des gens, c'est aussi accepter de

ne pas plaire à tout le monde.

Cette idée m'a longtemps dérangé. J'avais besoin d'être reconnu, de bien faire, de ne pas décevoir.

Le camping m'a appris que chercher l'approbation permanente est épuisant et, surtout, impossible.

Il faut choisir une ligne, l'assumer, et accepter qu'elle ne conviendra pas à tous.

Mais il y a eu aussi l'inverse.

Des moments de reconnaissance sincère, des clients qui reviennent, des résidents qui remercient.

Des phrases simples, dites sans emphase, mais qui arrivent au bon moment.

Ces moments-là ont un poids énorme.

Ils compensent largement les tensions invisibles.

Avec le temps, j'ai compris que gérer des gens, ce n'est pas régler tous les problèmes.

C'est créer un cadre suffisamment clair pour que les problèmes ne prennent pas toute la place.

Le camping m'a appris que :

- L'humain ne se planifie pas.
- Il se rencontre.
- Il se comprend.
- Il s'accepte, et parfois, c'est déjà beaucoup.

Gérer des humains m'a obligé à revoir ma définition du professionnalisme.

Au départ, je pensais qu'être professionnel, c'était avoir une réponse claire, une solution rapide, une posture solide.

Avec le temps, j'ai compris que c'était aussi savoir rester calme quand l'autre ne l'est pas, écouter une inquiétude sans la prendre immédiatement comme une attaque, et reconnaître une erreur sans s'effondrer.

Dans un camping, les émotions circulent vite.

Les clients arrivent avec leurs propres tensions.

Le trajet a été long, les enfants sont fatigués, la météo n'est pas celle prévue, l'emplacement ne correspond pas exactement à l'image qu'ils s'en faisaient.

Parfois, le problème exprimé n'est pas le vrai problème.

Une remarque sur un détail peut cacher une fatigue générale.

Il faut apprendre à entendre ce qui se dit, mais aussi ce qui se joue derrière.

Les résidents m'ont appris une autre forme d'écoute.

Ils connaissent les lieux mieux que vous, parfois.

Ils voient des détails que vous ne voyez plus.

Ils ont aussi leurs habitudes, leurs attentes, leurs peurs.

Une nouveauté peut être perçue comme une amélioration par certains, et comme une menace par d'autres.

Cela m'a obligé à ralentir dans ma manière d'annoncer, d'expliquer, de décider.

Un changement accepté vaut souvent mieux qu'un changement imposé trop vite.

J'ai aussi dû apprendre à poser des limites.

Ce n'est pas naturel quand on veut bien faire.

On a envie de dire oui, de rendre

service, d'arranger tout le monde mais un oui mal posé crée souvent plus de problèmes qu'un non clair.

Dire non ne signifie pas être dur, cela signifie protéger le cadre et un camping sans cadre devient vite un lieu où chacun interprète les règles selon son intérêt du moment.

Il y a eu des conversations inconfortables.

Des moments où il fallait expliquer une décision, rappeler une règle, assumer un désaccord.

Ces moments ne sont jamais agréables, mais ils font partie du rôle.

On ne peut pas gérer un lieu collectif uniquement avec de la gentillesse.

Il faut de la gentillesse, oui, mais aussi de la clarté, de la constance, et parfois le courage de décevoir.

Ce qui m'a aidé, c'est de comprendre que la plupart des gens ne cherchent pas le conflit.

Ils cherchent à être considérés.

Quand quelqu'un sent qu'il est écouté, même si la réponse n'est pas celle qu'il voulait, la tension baisse souvent.

Ce n'est pas automatique.

Il y aura toujours des situations difficiles mais l'écoute réelle évite beaucoup d'escalades inutiles.

Gérer des gens avant de gérer un lieu, c'est accepter que le plus technique des problèmes peut devenir humain s'il est mal accompagné et inversement, qu'un problème compliqué peut devenir supportable si la relation reste saine.

L'humain demande une attention qui ne se voit pas toujours.

Une conversation de cinq minutes peut éviter une tension de plusieurs semaines.

Un mot mal choisi peut au contraire installer un malaise durable.

Dans un lieu partagé, la parole compte, elle crée le climat.

J'ai appris à mesurer davantage ce que je disais, mais aussi ce que je laissais entendre.

Avec les clients, il faut souvent aller vite sans donner l'impression de les expédier.

Avec les résidents, il faut prendre le temps sans perdre le cadre. Ces deux relations n'ont pas le même rythme.

Un vacancier cherche une expérience courte et agréable.

Un résident cherche aussi de la stabilité, de la reconnaissance, une forme de continuité.

Mélanger ces deux attentes serait une erreur.

J'ai compris que certains conflits ne se règlent pas par une grande discussion spectaculaire, mais par de la constance.

Dire la même chose calmement.

Appliquer la même règle.

Revenir au cadre.

Ne pas changer de position selon la pression du moment.

Cette constance rassure ceux qui veulent un fonctionnement juste, même si elle dérange ceux qui préfèrent le flou.

Il faut aussi apprendre à ne pas absorber tout ce que les autres déposent.

Dans un camping, chacun arrive avec son humeur, son histoire, ses contrariétés.

Quand on prend tout trop à cœur, on s'épuise rapidement. Cela ne signifie pas qu'il faut devenir froid, mais apprendre à rester disponible sans se

laisser submerger.

L'humain ne se planifie pas, mais il se prépare.

On peut préparer un cadre, un ton, des limites, une manière de répondre.

Le reste demande de la présence.

Chapitre 7

Faire avec peu

*Quand la contrainte devient
une méthode*

Très tôt, une réalité s'est imposée sans détour: l'argent ne serait jamais abondant.

Il n'y a pas eu de trésorerie confortable, pas de marge de manœuvre large, pas de filet de sécurité capable d'absorber les erreurs sans conséquence.

Chaque décision financière comptait.

Chaque dépense engageait quelque chose de plus large que son simple montant.

Il fallait choisir, en permanence.

Faire avec peu n'était pas une posture, c'était une condition.

J'ai découvert que le manque d'argent ne bloque pas seulement les projets, il ralentit aussi la pensée.

Il oblige à hiérarchiser, à renoncer, à différer.

- À accepter que tout ne peut pas être fait en même temps, même si tout semble urgent.

Ce travail d'arbitrage a été l'un des plus exigeants mentalement.

Il a fallu apprendre à réparer plutôt que remplacer.

- À améliorer plutôt que refaire.

- À faire soi-même quand c'était possible, et à accepter l'aide quand c'était nécessaire.

Chaque investissement devait avoir du sens dans le temps long, non pas parce qu'il fallait absolument qu'il rapporte vite, mais parce qu'il devait s'inscrire dans une cohérence globale.

Dépenser peu n'excuse pas de dépenser mal.

Bien au contraire.

Le camping m'a appris une chose essentielle: le sérieux ne dépend pas du budget, il dépend de la rigueur.

De la manière dont on suit une dépense.

Dont on anticipe ses conséquences.

Dont on assume ses choix, même quand ils ne sont pas idéaux.

Il y a eu des frustrations.

Voir ce que l'on aimerait faire, et ne pas pouvoir le faire tout de suite.

Imaginer des améliorations, des services, des aménagements, et devoir les repousser.

Apprendre à vivre avec cette sensation d'inachevé, parfois pesante, mais inévitable.

Mais il y a eu aussi une forme de liberté.

Faire avec peu oblige à être inventif.

À détourner les usages.

A optimiser chaque outil.

À construire des solutions simples, robustes, compréhensibles.

Beaucoup de choses mises en place durant cette période n'étaient pas parfaites, mais elles fonctionnaient.

Et surtout, elles étaient maîtrisées.

Cette contrainte a aussi révélé quelque chose de plus profond: le rapport à l'argent.

L'argent n'était plus un objectif en soi.

Il devenait un moyen. Un outil parmi d'autres pour faire tenir le projet.

Il fallait en gagner, bien sûr. Mais surtout, il fallait ne pas en gaspiller.

Cette logique-là change profondément la manière de travailler.

J'ai appris à dire non à certaines opportunités.

À refuser des dépenses séduisantes mais inutiles.

À accepter que la croissance lente est parfois plus saine que l'expansion rapide.

Faire avec peu, c'est aussi accepter de ne pas ressembler à ce que l'on imagine être un entrepreneur.

Pas de grands effets d'annonce.

Pas de gestes spectaculaires mais un travail constant, discret, parfois ingrat, qui construit quelque chose de solide.

Avec le recul, je comprends que cette

période de contrainte a été formatrice.

Elle a posé des bases saines.

Elle m'a appris que l'on peut construire sérieusement sans moyens extraordinaires, à condition d'être honnête, rigoureux et patient.

Le camping ne s'est pas développé malgré le manque.

Il s'est structuré avec lui, et cette différence change tout.

Faire avec peu a parfois été humiliant.

Pas au sens où j'avais honte du projet, mais parce que le manque oblige à regarder ses limites en face.

On imagine une amélioration, puis le devis arrive.

On veut avancer, mais la trésorerie impose d'attendre.

On voit ce que font d'autres établissements, mieux équipés, mieux financés, et l'on doit revenir à sa propre réalité.

Ce retour au réel peut être dur, surtout quand on a envie de prouver que l'on est capable.

Mais cette contrainte a aussi évité certains pièges.

Quand l'argent manque, on ne peut pas compenser une mauvaise idée par de gros moyens.

Il faut penser davantage.

Mesurer l'utilité.

Demander:

Est-ce que cela sert vraiment le client ?

Est-ce que cela améliore durablement le lieu ?

Est-ce que cela répond à un besoin ou seulement à mon envie d'aller plus vite ?

Ces questions ont parfois ralenti le projet, mais elles l'ont rendu plus sain.

J'ai appris à apprécier les solutions simples.

Un bon affichage, une réponse claire, un espace propre, une information bien donnée peuvent parfois avoir plus d'effet qu'un investissement lourd.

Les clients ne demandent pas toujours le spectaculaire.

Ils demandent souvent que les choses fonctionnent, que l'accueil soit sincère, que le lieu soit entretenu, que les

promesses soient tenues.

Cette simplicité est exigeante, parce qu'elle ne permet pas de se cacher derrière le décor.

Le manque d'argent a aussi rendu chaque erreur plus concrète.

Une mauvaise dépense ne restait pas une ligne abstraite.

Elle se ressentait ailleurs.

Elle retardait autre chose.

Elle obligeait à arbitrer.

Cette pression m'a appris la prudence, mais aussi la créativité.

Quand on ne peut pas acheter une solution toute faite, on cherche, on adapte, on répare, on demande conseil.

On devient plus attentif aux ressources déjà présentes.

Il y a une fierté particulière à construire avec peu.

Elle n'est pas bruyante.

Elle vient quand on regarde une amélioration et que l'on sait tout ce qu'elle a demandé d'organisation, de patience, d'astuces, parfois d'aide extérieure.

Ce n'est pas le résultat le plus luxueux, mais il est à vous. Il porte une histoire. Il prouve que le projet avance malgré les contraintes.

Cette période m'a aussi rappelé que l'entrepreneuriat n'est pas toujours l'image que l'on en donne.

Il ne s'agit pas seulement de croissance, de chiffres, de grands lancements. Souvent, il s'agit de tenir une caisse, de différer une dépense, de chercher une solution moins chère sans sacrifier la qualité, de faire une chose après l'autre.

C'est moins séduisant, mais beaucoup plus vrai.

Aujourd'hui encore, je préfère une progression lente mais maîtrisée à une accélération fragile.

Le camping m'a appris qu'un projet peut grandir sans perdre son âme si l'on accepte de respecter son rythme financier.

Faire avec peu m'a poussé à mieux connaître mes priorités.

Quand tout est possible, on peut se disperser.

Quand les moyens sont limités, chaque choix révèle ce qui compte vraiment.

Est-ce que je privilégie l'esthétique, le confort, la sécurité, la communication, la trésorerie ?

La réponse varie selon les périodes, mais la question doit rester présente.

La contrainte financière m'a aussi rendu plus attentif aux compétences autour de moi.

On ne construit pas seul, surtout avec peu.

Il y a les proches, les clients qui donnent un avis, les professionnels qui conseillent, les résidents qui connaissent un détail du terrain.

Accepter l'aide ne diminue pas la valeur du projet.

Cela l'enracine davantage.

J'ai appris à distinguer économie et négligence.

Faire attention aux dépenses ne doit jamais servir d'excuse pour faire mal.

Un petit budget impose même plus de rigueur, parce que l'erreur coûte proportionnellement plus cher.

Cette rigueur se voit dans les détails: comparer, vérifier, entretenir, anticiper, réparer avant que le problème ne

grossisse.

Certaines frustrations financières ont été utiles.

Elles m'ont empêché de brûler des étapes.

Elles m'ont obligé à choisir des bases plutôt que des apparences.

À long terme, cela peut rendre le projet plus solide, même si sur le moment on rêve d'aller plus vite.

Construire avec peu, c'est accepter une progression moins brillante, mais parfois plus vraie.

Le résultat n'impressionne pas toujours immédiatement, mais il tient mieux parce qu'il a été pensé sous contrainte.

Chapitre 8

Le camping comme miroir

*Ce que le lieu m'a appris
sur moi*

On croit souvent que l'on façonne un lieu.

Mais avec le temps, j'ai compris que c'était aussi l'inverse.

Le camping m'a renvoyé une image de moi que je ne cherchais pas forcément à voir.

Non pas une image flatteuse ou spectaculaire, mais une image honnête, parfois inconfortable.

Il révélait mes forces, mais surtout mes limites et il le faisait sans ménagement, jour après jour.

Très vite, j'ai compris que ce projet allait me confronter à mon besoin de contrôle.

Je voulais que tout soit bien fait.

Que rien ne dépasse ; Que chaque problème ait une solution immédiate.

Ce réflexe venait sans doute de mon parcours, de cette nécessité ancienne de tenir coûte que coûte, de ne pas laisser l'incertitude prendre trop de place.

Mais le camping ne fonctionne pas comme ça.

Il est vivant. Imprévisible.

Il vous échappe sans cesse.

J'ai dû apprendre à accepter que certaines choses ne dépendaient pas de moi.

- La météo.
- Le comportement des gens.
- Les imprévus techniques.
- Les saisons.

Cette perte de contrôle a été difficile au début.

Elle générait du stress, de l'agacement,

parfois même une forme d'injustice.

Et puis, progressivement, elle est devenue une leçon.

Accepter ce qui ne se maîtrise pas libre une énergie considérable.

Celle que l'on gaspille autrement à lutter contre le réel.

Le camping m'a aussi confronté à ma relation au temps.

Avant, j'étais dans l'accélération permanente ; L'idée que plus vite signifiait mieux.

Ici, le temps est partout.

Il est :

- Dans la pousse des arbres.
- Dans l'usure des équipements.
- Dans la fidélité des clients.
- Dans la confiance des résidents.

Rien ne se force vraiment.

Tout se construit par accumulation.

Cette lenteur imposée m'a appris la patience. Pas celle que l'on affiche, mais celle que l'on vit réellement.

Celle qui accepte que les résultats ne soient pas immédiats, que les progrès soient parfois invisibles pendant longtemps.

Il y a eu aussi un rapport nouveau à la responsabilité.

Gérer un camping, ce n'est pas seulement gérer un projet.

C'est gérer un lieu où des gens vivent des moments importants de leur vie.

- Des vacances en famille.
- Des retrouvailles.
- Des pauses nécessaires.

Cette responsabilité-là est silencieuse, mais lourde.

Elle oblige à être à la hauteur, même quand on est fatigué, même quand on doute.

Le camping m'a appris que la maturité ne vient pas d'un statut ou d'un âge.

Elle vient de ce que l'on accepte de porter.

J'ai aussi appris à me regarder sans filtre.

- A reconnaître mes erreurs sans

les dramatiser.

- À admettre mes limites sans les nier.

- À accepter que je n'aurais pas toujours la bonne réponse, ni immédiatement.

Ce lieu m'a forcé à ralentir intérieurement.

- À faire moins de bruit.

- À écouter davantage.

- À observer ce qui fonctionne vraiment, et ce qui relève de l'illusion.

Je n'ai pas changé de personnalité. Mais j'ai changé de posture.

Je suis devenu plus stable, plus ancré, moins dans la réaction immédiate, davantage dans la construction.

Le camping m'a appris que grandir ne signifie pas devenir quelqu'un d'autre, mais devenir plus cohérent avec soi-même.

Aujourd'hui, je sais que ce projet m'a transformé autant que je l'ai transformé, et je sais aussi que cette transformation ne s'est pas faite en une fois.

Elle s'est faite lentement.

- Par répétition.
- Par responsabilité.
- Par présence.

Le camping est devenu un miroir.

Pas toujours flatteur mais toujours juste.

Le camping m'a renvoyé à une question simple: qui suis-je quand les choses ne se passent pas comme prévu ?

C'est facile d'avoir des principes quand tout va bien.

C'est plus difficile quand un problème arrive au mauvais moment, quand la fatigue est là, quand quelqu'un vous parle durement, quand une décision coûte de l'argent.

Le lieu m'a montré mes réactions automatiques.

Mon envie de contrôler. Mon impatience.

Ma tendance à prendre certaines choses trop personnellement.

Je n'ai pas toujours aimé ce que j'ai vu.

Il y a eu des moments où je me suis trouvé trop tendu, trop fermé, trop pressé de répondre.

Des moments où je voulais régler vite pour retrouver une sensation de maîtrise.

Mais un camping ne vous laisse pas toujours cette possibilité.

Il vous oblige à rester dans l'incertitude.

- À attendre.

- À revenir plus tard.

- À accepter que certaines réponses arrivent lentement.

Cette confrontation m'a fait évoluer, pas d'un coup, pas de manière spectaculaire; Plutôt par petites corrections. Répondre un peu moins vite.

Écouter un peu plus.

Dormir avant de décider.

Ne pas confondre une critique avec un rejet.

Ne pas croire qu'un problème technique remet en cause toute la valeur du projet.

Ces apprentissages paraissent

simples, mais ils changent profondément la posture.

Le lieu m'a aussi appris à reconnaître ce qui me nourrit vraiment.

Ce n'est pas seulement l'idée de réussir.

C'est de voir un endroit s'améliorer.

De sentir qu'une décision a rendu la vie plus simple à quelqu'un.

De voir des clients revenir.

De regarder un espace autrefois négligé reprendre forme.

Ces satisfactions sont moins spectaculaires que celles que l'on imagine au début, mais elles sont plus solides.

J'ai compris que je cherchais moins la liberté absolue que l'ancrage.

Avant, je pensais que la liberté consistait surtout à ne dépendre de personne.

Le camping m'a montré une autre liberté: celle de choisir une responsabilité et de l'assumer.

Ce n'est pas une liberté légère.

Elle demande de rester, de répondre,

de construire.

Mais elle donne aussi une profondeur que je n'avais pas trouvée ailleurs.

Le miroir du camping n'est pas toujours agréable, parce qu'il ne flatte pas.

Il montre les retards, les manques, les réactions, les contradictions.

Mais il montre aussi les progrès. Il permet de mesurer ce qui change vraiment.

Pas seulement dans le chiffre d'affaires ou l'état du terrain, mais dans la manière d'habiter sa propre vie.

C'est peut-être cela, au fond, que ce projet m'a le plus appris: on ne devient pas entrepreneur pour échapper à soi-même.

On le devient souvent pour se rencontrer plus franchement.

Le miroir du camping m'a montré que je réagissais souvent plus à la peur qu'au problème lui-même.

Peur de décevoir, peur de mal faire, peur que l'on voie mon manque d'expérience.

Une fois cette peur identifiée, les situations ne devenaient pas faciles, mais

elles devenaient plus lisibles.

Je pouvais distinguer ce qui relevait du réel et ce qui relevait de ma projection.

Le lieu m'a appris une forme de vérité quotidienne.

On ne peut pas tricher longtemps avec un terrain. Si l'on reporte trop, cela se voit. Si l'on entretient, cela se voit aussi.

Cette franchise est parfois dure, mais elle est saine. Elle ramène à l'action.

Elle évite de se raconter trop longtemps des histoires.

J'ai aussi découvert que ma valeur ne pouvait pas dépendre uniquement de la satisfaction immédiate des autres.

Certains seront contents, d'autres non.

Certains comprendront, d'autres pas.

Si l'on base son équilibre sur ces variations, on devient instable.

Il faut écouter, oui, mais garder un centre.

Le camping m'a rendu plus concret dans ma manière de penser.

Avant, je pouvais rester longtemps

dans les idées, les possibilités, les scénarios.

Le terrain oblige à choisir.

- À tester.

- À voir.

Ce passage de l'idée à l'action est inconfortable, mais il évite de confondre l'imagination avec le progrès.

Ce miroir continue d'agir.

Il ne donne pas une image définitive.

Il change avec les saisons, les erreurs, les progrès.

Et c'est peut-être pour cela qu'il reste juste.

Chapitre 9

Ce que je ne savais pas en commençant

Et que personne ne m'avait dit

Quand on se lance dans un projet comme celui-ci, on reçoit beaucoup de conseils:

- Certains bienveillants.
- D'autres prudents.
- Beaucoup théoriques.

Mais il y a une chose que personne ne m'avait vraiment dite, ou peut-être que je n'aurais pas su entendre à l'époque: l'entrepreneuriat est souvent silencieux.

Il n'y a pas toujours de grands moments.

Pas toujours de victoires visibles.

Pas toujours de signes clairs que l'on est sur la bonne voie.

La plupart du temps, il y a surtout une suite de décisions ordinaires, prises dans la fatigue, dans le doute, parfois dans l'urgence.

Des décisions qui ne feront jamais l'objet d'un récit inspirant, mais qui déterminent pourtant tout le reste.

Je ne savais pas que le doute pouvait devenir permanent.

Pas un doute paralysant, mais un doute de fond, discret, qui accompagne chaque choix important.

Est-ce que j'ai fait le bon arbitrage ?

Est-ce que je vais trop vite?

Pas assez ?

Est-ce que je protège vraiment le projet, ou est-ce que je réagis simplement à la pression du moment?

Ce questionnement ne disparaît jamais vraiment.

Il évolue, il devient plus nuancé, moins bruyant, mais il reste là.

Je ne savais pas non plus que tenir serait parfois plus difficile que réussir.

Réussir, on peut le faire par un coup juste, un bon timing, une intuition. Tenir, c'est autre chose.

Tenir, c'est revenir le lendemain.

Puis le surlendemain.

Continuer quand l'excitation a disparu.

Quand les journées se ressemblent.

Quand les efforts semblent invisibles.

Le camping m'a appris que la continuité est une compétence à part entière.

Je ne savais pas à quel point la solitude pouvait exister, même entouré.

Il y a du monde.

Des clients.

Des résidents.

Des partenaires.

Mais certaines décisions, certains poids, ne se partagent pas vraiment.

Il y a des moments où l'on porte seul.

Où l'on ne veut pas inquiéter.

Où l'on ne sait pas comment formuler

ce que l'on ressent.

Cette solitude-là n'est pas dramatique, mais elle est réelle.

Je ne savais pas non plus que l'échec prendrait rarement la forme d'un crash.

On imagine souvent l'échec comme quelque chose de brutal, spectaculaire.

En réalité, il ressemble plus souvent à une accumulation de petites choses qui n'avancent pas comme prévu.

-Des retards.

-Des compromis.

-Des renoncements temporaires.

L'échec est rarement total, il est diffuse et c'est précisément, ce qui le rend difficile à identifier.

Mais je ne savais pas non plus à quel point, certaines satisfactions seraient simples.

Un client qui revient.

Un résident qui fait confiance.

Un lieu qui fonctionne mieux qu'avant, sans que personne ne le remarque vraiment.

Ces moments-là ne font pas de bruit.

Ils ne se mesurent pas facilement, mais ils donnent une stabilité intérieure, que peu d'autres choses apportent.

Je ne savais pas que ce projet m'apprendrait à redéfinir la réussite.

Ce n'est pas une ligne droite.

Ce n'est pas un chiffre isolé.

Ce n'est pas une reconnaissance extérieure immédiate.

La réussite, ici, ressemble davantage à une capacité à durer sans se renier.

À avancer sans se perdre.

À rester aligné, même quand les conditions sont imparfaites.

Enfin, je ne savais pas que ce projet me ferait autant de bien, justement parce qu'il est exigeant.

Il ne laisse pas de place à la fuite.

Il oblige à être présent.

Il ramène sans cesse au réel.

Avec le recul, je comprends que personne ne pouvait vraiment me dire tout cela.

Certaines choses ne se transmettent pas.

Elles se vivent.

Elles s'encaissent.

Elles se transforment avec le temps.

Ce chapitre n'est pas une liste d'avertissements.

C'est un constat.

Celui qu'entreprendre, ce n'est pas devenir quelqu'un d'autre.

C'est apprendre à se tenir droit dans ce que l'on fait, jour après jour.

Je ne savais pas que l'entrepreneuriat serait autant fait de moments ordinaires.

Avant de se lancer, on imagine des décisions fortes, des étapes marquantes, des annonces, des signatures.

Elles existent, bien sûr.

Mais la vraie matière du quotidien est plus discrète: répondre à un message, vérifier un détail, corriger une erreur, recommencer une tâche que l'on pensait terminée, tenir une promesse donnée presque sans y penser.

Je ne savais pas non plus que la fatigue

pouvait modifier le regard.

Quand on est fatigué, tout paraît plus grave.

Une remarque devient une attaque.

Un retard devient un échec.

Une dépense devient une menace.

Apprendre à reconnaître cet état a été essentiel.

Parfois, la meilleure décision n'est pas de décider plus vite, mais de se reposer avant de décider mal.

Personne ne m'avait vraiment dit que l'on peut aimer profondément un projet et en avoir parfois assez.

Cette contradiction m'a d'abord dérangé.

Je pensais que si j'étais fait pour ce projet, je devrais être motivé en permanence.

C'est faux.

On peut être aligné et fatigué.

Convaincu et inquiet. Heureux d'avoir choisi cette voie et, certains jours, dépassé par ce qu'elle demande.

Je ne savais pas à quel point la comparaison pouvait être dangereuse.

On voit les autres campings, les autres entrepreneurs, les projets plus avancés, les équipements plus beaux, les communications plus propres.

On oublie que l'on ne voit qu'une partie de leur réalité.

La comparaison peut stimuler, mais elle peut aussi déformer.

Elle fait croire que l'on est en retard alors que l'on suit simplement un autre rythme.

Je ne savais pas que la confiance se construit aussi par les problèmes résolus.

Au début, chaque difficulté semblait prouver que je n'étais pas prêt.

Avec le temps, elles ont prouvé autre chose: que je pouvais faire face, pas parfaitement, pas sans stress mais suffisamment pour continuer.

Cette confiance-là n'a rien d'une assurance arrogante.

Elle est calme, parce qu'elle vient de l'expérience.

Je ne savais pas que certains moments ne prendraient leur sens que plus tard.

Sur le moment, on avance, on encaisse, on note à peine ce qui se passe.

Puis, avec le recul, une scène revient: un client qui remercie, une discussion avec mon père, une clé posée sur un bureau, une allée nettoyée, un soir de fatigue.

Ces images deviennent des repères.

Elles racontent le chemin mieux que les grands bilans.

Ce que personne ne pouvait me dire, finalement, c'est que le projet ne m'attendrait pas au niveau où je voulais être.

Il m'obligerait à apprendre en marchant et c'est peut-être la vérité la plus simple de ce livre: on ne devient pas prêt avant de commencer.

On devient un peu plus prêt parce qu'on commence.

Ce que je ne savais pas, c'est que les petites décisions répétées finiraient par peser plus lourd que les grandes intentions.

Une intention peut être belle, mais si elle n'est pas suivie par des gestes réguliers, elle disparaît.

Le camping m'a appris cette logique

simple: ce que l'on répète devient le projet réel.

Je ne savais pas non plus que l'on peut progresser sans s'en rendre compte.

Sur le moment, on voit surtout ce qui manque.

Puis un jour, une situation qui aurait provoqué beaucoup de stress auparavant se gère plus calmement.

Ce progrès discret est difficile à mesurer, mais il compte énormément.

Personne ne m'avait dit que l'identité d'entrepreneur se construit souvent après l'action, pas avant.

Je n'avais pas besoin de me sentir légitime pour commencer.

J'avais besoin de faire les choses assez sérieusement pour devenir progressivement légitime.

Cette nuance m'a libéré d'une attente impossible.

Je ne savais pas à quel point le réel pouvait être formateur.

Les livres, les conseils, les formations peuvent aider.

Mais rien ne remplace la situation où

il faut répondre, choisir, assumer.

C'est là que les idées deviennent des compétences.

Si je devais transmettre une seule chose à quelqu'un qui se lance, ce serait celle-ci: ne confonds pas le fait de ne pas être prêt avec le fait de ne pas être capable.

La capacité se construit souvent dans le mouvement.

Chapitre 10

Continuer

*Et accepter que l'histoire
ne s'arrête pas là*

Je n'ai jamais repris ce camping avec l'idée d'écrire une fin.

Dès le départ, ce projet n'avait rien d'un aboutissement.

Il ressemblait plutôt à une ligne que l'on décide de suivre sans savoir exactement où elle mène.

Aujourd'hui encore, je ne peux pas dire que tout est en place, que tout est maîtrisé, que tout fonctionne comme prévu.

Et c'est très bien ainsi.

Continuer, c'est ce que je fais depuis le premier jour.

Continuer quand la fatigue revient.

Continuer quand les saisons se succèdent sans se ressembler.

Continuer quand les résultats tardent à se montrer.

Continuer aussi quand les choses avancent, mais sans bruit.

Le camping n'est pas devenu un décor figé.

Il évolue, lentement, par ajustements successifs.

Chaque saison apporte son lot de corrections, de renoncements, d'idées nouvelles.

Certaines fonctionnent; D'autres non.

Mais toutes participent à une compréhension plus fine du lieu, de ses équilibres, de ses limites.

Aujourd'hui, je sais que ce projet ne se résume pas à une activité professionnelle.

Il s'est imbriqué dans ma vie.

Il avance en même temps que moi.

Mes questionnements ont change, mes priorités aussi.

Ce qui me semblait urgent au début est parfois devenu secondaire.

Ce qui me paraissait inaccessible est devenu concret.

Je ne parle pas ici d'accomplissements spectaculaires.

Je parle de choses plus discrètes.

De relations plus stables.

D'un lieu qui fonctionne avec moins de tension qu'avant.

Les saisons suivantes ont apporté de nouveaux défis.

De nouvelles problématiques.

De nouvelles responsabilités.

Elles ont aussi apporté une forme de confiance.

Non pas une certitude aveugle, mais une confiance lucide, construite sur l'expérience.

Celle qui permet de dire: je ne sais pas tout, mais je sais faire face.

Ce livre s'arrête ici, volontairement.

Non pas parce que l'histoire est terminée, mais parce qu'elle continue

ailleurs.

Dans les saisons suivantes.

Dans les choix à venir.

Dans les erreurs qui restent à faire,
et dans les améliorations qui prendront
encore du temps.

Un second volume pourrait raconter
cela.

Il parlerait des deux saisons qui ont
suivi.

- De ce qui a changé.
- De ce qui a résisté.
- De ce que le camping est devenu.
- Et de ce que je suis devenu avec

lui.

Il parlerait aussi de la mémoire du lieu.

- De son histoire avant moi.
- De ce qu'il porte encore.
- De ce que j'essaie de respecter,
sans tout figer.

Il raconterait comment un projet
évolue quand il cesse d'être fragile, sans
pour autant devenir confortable.

Mais ce sera une autre histoire.

Pour l'instant, il n'y a pas de conclusion définitive à tirer.

Seulement un constat simple, presque banal, mais profondément vrai

Je n'ai pas repris un camping pour réussir.

Je l'ai repris pour continuer.

Et parfois, continuer suffit à donner du sens.

Continuer ne veut pas dire rester au même endroit.

C'est même tout l'inverse.

Continuer, c'est accepter que le projet évolue, que l'on évolue avec lui, et que certaines envies apparaissent parce que la première aventure vous a donné une base.

Le camping m'a appris à construire dans le réel.

Il m'a aussi donné envie de créer autour de cette expérience, de transmettre, d'outiller, de relier d'autres personnes qui vivent ou cherchent à vivre des projets similaires.

C'est dans cet esprit qu'est né

Camp'Preneur.

Au départ, ce n'était pas une grande marque pensée sur un tableau.

C'était une continuité naturelle.

J'avais vécu des choses que je n'avais pas trouvées à raconter simplement ailleurs.

J'avais appris sur le terrain, souvent dans l'urgence, parfois dans le doute.

Camp'Preneur est devenu une manière de transformer cette expérience en contenu utile, en récits, en idées, en ressources pour ceux qui s'intéressent au camping, à l'entrepreneuriat, au terrain.

Ce livre est une première pierre.

Il y aura aussi l'ebook, le livre 1, et d'autres formats plus accessibles pour prolonger cette histoire.

Je veux que Camp'Preneur puisse parler à ceux qui se lancent, à ceux qui hésitent, à ceux qui gèrent déjà un lieu et qui ne se reconnaissent pas toujours dans les discours trop propres sur l'entrepreneuriat.

L'objectif n'est pas de donner des leçons.

L'objectif est de montrer le réel, avec

ses contraintes et ses possibilités.

Autour de la Baie de Somme, une autre idée avance: proposer bientôt des posters inspirés du territoire.

Là encore, ce n'est pas un projet séparé de mon histoire.

Le camping m'a attaché à un lieu, à une lumière, à des paysages, à une ambiance.

Les posters de la Baie de Somme sont une manière de valoriser ce territoire autrement, de prolonger l'émotion visuelle que l'on ressent quand on arrive ici, quand on voit l'eau, les arbres, le ciel, les couleurs qui changent.

Puis il y a Camp'Home, un projet plus commercial et plus structurant: un site d'annonces entre professionnels et particuliers pour la vente de mobil-homes.

L'idée est simple, mais ambitieuse: devenir une référence, et pourquoi pas le numéro 1 de la vente de mobil-homes d'occasion. Là encore, le camping m'a montré un besoin.

Le marché existe, les échanges existent, mais ils manquent parfois de clarté, de confiance, de visibilité. Camp'Home veut répondre à cela.

Enfin, il y a Camp'Pilot , un logi-

ciel de gestion pensé pour les campings, les hôtels et les gîtes.

Ce projet rejoint mon parcours d'origine dans le digital.

Avant le camping, je créais des outils.

Après le camping, je comprends mieux ce que ces outils doivent résoudre.

Un logiciel ne doit pas seulement être joli, il doit faire gagner du temps, éviter les erreurs, simplifier la réservation, le suivi, la facturation, l'organisation.

Il doit être pensé par rapport au terrain, pas seulement par rapport à une fiche technique.

Ces projets ne signifient pas que l'histoire du camping est terminée.

Au contraire, ils en sont les prolongements.

Le camping reste le point d'ancrage, le lieu qui donne du sens au reste.

Mais il m'a ouvert une autre perspective: je peux construire à partir de ce que j'ai vécu.

Je peux transformer l'expérience en livres, en outils, en contenus, en plateformes, pas pour m'éloigner du réel,

mais pour le partager et l'élargir.

Je ne sais pas encore jusqu'où iront Camp'Preneur, Camp'Home ou Camp'Pilot.

Je sais seulement qu'ils viennent du même endroit que le camping: une envie de faire, de créer, d'être utile, de bâtir quelque chose qui ne reste pas seulement dans ma tête.

Et c'est peut-être la meilleure manière de conclure ce premier livre: l'histoire ne s'arrête pas à une reprise de camping.

Elle commence là.

Continuer, pour moi, ce n'est pas multiplier les projets pour fuir le premier.

C'est utiliser ce que le premier m'a appris pour bâtir plus large.

Le camping reste le point d'ancrage.

Les autres idées viennent autour, comme des prolongements naturels de ce que j'ai vécu, observé, compris ou manqué.

Camp'Preneur porte la partie récit et transmission.

Camp'Home porte une réponse à un besoin de marché.

CampPilot porte la partie outil et gestion.

Les posters de la Baie de Somme portent l'attachement au territoire.

Ces projets sont différents, mais ils racontent la même envie: créer à partir du réel, pas seulement à partir d'une tendance.

Je sais aussi que lancer plusieurs projets comporte un risque: se disperser.

C'est une vigilance que je dois garder. Tous les projets ne doivent pas avancer au même rythme.

Certains demandent d'être testés doucement.

D'autres demandent une structure plus solide.

Continuer, c'est aussi apprendre à prioriser sans éteindre l'élan.

Ce que je veux préserver, c'est la cohérence.

Je ne veux pas construire des marques vides.

Je veux que chaque projet ait un lien avec mon parcours, avec le camping, avec l'expérience réelle des gestionnaires, des propriétaires, des voyageurs ou des

amoureux de la Baie de Somme.

C'est cette cohérence qui peut donner de la force à l'ensemble.

Le premier livre s'arrête, mais le travail continue.

Il continue dans les saisons à venir, dans les outils à créer, dans les contenus à publier, dans les erreurs qui arriveront encore.

Et cette continuité, finalement, est peut-être le vrai sujet de toute cette histoire.

Épilogue

Après ce premier livre

Ce livre raconte une première traversée.

Il ne ferme pas la porte.

Il l'ouvre.

En l'écrivant, j'ai compris que la reprise du camping n'était pas seulement un sujet à raconter, mais une base à partir de laquelle d'autres projets pouvaient naître.

Le camping a été le point de départ, le terrain d'apprentissage, le lieu où j'ai compris ce que je voulais construire : des choses concrètes, utiles, liées au tourisme, à l'entrepreneuriat et au territoire.

Camp'Preneur s'inscrit dans cette continuité.

L'idée est de développer un univers autour de l'entrepreneuriat en camping, avec des contenus, des ebooks, le livre 1, et d'autres ressources destinées à ceux qui veulent comprendre la réalité du terrain.

Je veux garder une ligne simple: parler vrai, montrer les coulisses, partager les erreurs autant que les réussites, et aider ceux qui veulent se lancer sans leur vendre une version trop propre de l'aventure.

D'autres projets arrivent aussi autour de la Baie de Somme, notamment des posters bientôt en vente.

Ce territoire a une force visuelle particulière.

Les couleurs, l'eau, les lumières, les paysages donnent envie de garder une trace.

Ces posters seront une autre manière de raconter l'attachement à un lieu, pas seulement par les mots, mais par l'image.

Camp'Home est un autre chantier important.

C'est un site d'annonces entre professionnels et particuliers pour la vente de mobil-homes.

L'objectif est clair: devenir une référence de la vente de mobil-homes

d'occasion.

Le marché existe déjà, mais il peut être rendu plus lisible, plus accessible, plus simple pour ceux qui cherchent à acheter ou à vendre.

Ce projet vient directement de ce que j'ai observé dans le monde du camping.

CampPilot, enfin, est un projet de logiciel de gestion pour les campings, les hôtels et les gîtes.

Il réunit deux parties de mon parcours: le digital et le terrain.

Après avoir vécu la gestion réelle d'un camping, je sais à quel point un outil doit être simple, fiable et pensé pour le quotidien.

Le but n'est pas de créer un logiciel complexe de plus, mais un outil qui aide vraiment à piloter une activité, à suivre les réservations, les clients, les paiements et l'organisation.

Tous ces projets sont encore en mouvement.

Certains avancent vite, d'autres demandent plus de temps.

Mais ils viennent tous de la même source: continuer.

Continuer à créer.

Continuer à apprendre.

Continuer à construire à partir de ce que le réel m'a appris.

Ce premier livre n'est donc pas une conclusion.

C'est une première trace. Le reste s'écrit déjà ailleurs.

